Supplément mensuel
L'Orient LE JOUR
Jeudi 6 février 2020

L'Orient Littéraire

Numéro 164 - XIVe année
Paraît chaque premier jeudi du mois








Édito

Libanovirus

À l'heure où un vent de panique souffle sur la planète à cause du coronavirus qui risque d'avoir des conséquences humaines et économiques désastreuses, nous subissons déjà, chez nous, le «*Libanovirus*». Le premier symptôme de ce virus est *l'inconscience* due à un manque d'«empathie» de nos dirigeants sclérosés à l'égard de la population dont les revendications restent inaudibles et qui fait face à une inflation galopante et à des restrictions bancaires inadmissibles, sans compter le laisser-aller qui mine nos institutions (du ministère de l'Énergie au Conseil du Sud en passant par le CDR, pour ne citer qu'eux) gangrenées par le clientélisme et la corruption. Le deuxième est *l'extinction de voix* infligée au peuple par ceux qui, par peur de perdre leur place et de devoir fermer les «robinets» de la gabegie, utilisent l'intimidation et la violence – celle des forces de l'ordre comme celle des *baltajiyé*, avatars des *chabbiba* syriens – pour museler la révolution. Le troisième est *la diarrhée* qui pousse nos dirigeants à multiplier les logorrhées verbales et les mensonges grossiers, comme à Davos, sans proposer de réponses concrètes aux problèmes posés. La quatrième est, enfin, *la cécité* qui pousse la classe politique à vivre dans le déni, et les électeurs, otages consentants d'un confessionnalisme primaire, à revoter pour les mêmes mafieux qui les saignent à blanc, comme s'ils se complaisaient dans la gadoue où ils pataugent depuis si longtemps...

Le seul remède disponible pour combattre et éradiquer le «*Libanovirus*» est la révolution. Ce traitement est certes long et éprouvant, mais il peut se révéler efficace. Administré en chambre stérile, loin de toute interférence extérieure, par des personnes qualifiées qui savent ce qu'elles font et où elles vont – ce qui n'est pas le cas actuellement, la situation politique ayant empiré après 4 mois de convulsions! –, il peut encore sauver le pays de sa mort programmée.

Alexandre NAJJAR

Après la parution d'un récit autobiographique en 2018, *Le Petit Terroriste* (Flammarion), le poète et journaliste syrien Omar Youssef Souleimane propose cette année chez le même éditeur *Le Dernier Syrien*. Celui qui a été correspondant pour la presse syrienne et internationale entre 2006 et 2010 nous fait revivre les premières semaines du Printemps arabe en 2011, à Damas, sa ville natale, puis à Homs, à travers une écriture romanesque dense, saisissante et poétique.



D.R.

Requiem pour une jeunesse syrienne sacrifiée

Les destins singuliers de Youssef, Mohammad, Khalil et Joséphine, une jeune fille alaouite au charme troublant, dessinent les contours d'un soulèvement juvénile porté par un idéalisme qui veut dépoussiérer une société contrainte et oppressée par un régime dictatorial. Pour quelques semaines, ces jeunes gens épris de liberté essaient d'incarner leurs rêves pour leur pays et pour eux-mêmes. Une partition amoureuse se joue au sein de ce groupe de militants de Damas, où s'entrechoquent homosexualité et tradition, sentiments et devoirs, aspirations profondes et diktats sociaux sclérosés... Alors qu'ils explorent les chemins de traverse de relations amoureuses illicites avec toute la grâce de la jeunesse, une répression sanguinaire va faire exploser en plein vol leurs rêves et leur élan.

Au fil des pages soutenues par une foi en l'avenir dont la fraîcheur ne se laisse jamais gagner par le tragique des événements, se compose en arrière-plan un requiem pour la jeunesse syrienne, sacrifiée de toutes parts. Livrés à eux-mêmes et pris en étau entre dictature et islamisme, les révolutionnaires se posent la douloureuse question du départ. Ainsi, Mohammad se résigne à tirer un trait sur son passé: «*Je laisserai la clé à la maison. Je ne dirai adieu à personne. De toute façon, mon entourage aura disparu. Je voyagerai en avion. Cela sera moins dur que de voir défiler les lieux où j'ai grandi. Je ne veux me souvenir de rien.* (...) *Je crois qu'on finira tous, jusqu'au dernier Syrien, par se retrouver ailleurs, en dehors du pays. Pour ceux qui resteront, la Syrie que l'on connaît finira par les abandonner eux aussi.*» Khalil, lui, est emprisonné et torturé par les services de renseignement du régime depuis plusieurs semaines, et c'est par la poésie qu'il fait perdurer son amour pour celle qui l'a entraîné dans la révolution.

Dans le regard perçant d'Omar Youssef Souleimane, se devinent des strates de luttes successives, des manifestations de 2011, à la clandestinité, l'emprisonnement puis l'asile politique en France en mars 2012. *Le Dernier Syrien* réussit le pari de captiver son lecteur, intrigué par une voix narrative qui épouse avec justesse le souffle libertaire de la jeunesse syrienne et son chant du cygne.

Quel lien existe-t-il entre* Le Petit Terroriste *et* Le Dernier Syrien*?

Le Petit Terroriste est un récit autobiographique sur mon adolescence en Arabie saoudite dans un environnement salafiste. Mon dernier texte est un roman, ou plutôt une autofiction. Il est inspiré de faits réels que j'ai vécus ou dont j'ai été témoin. J'ai participé aux manifestations à Damas à partir du 15 mars 2011, puis j'ai continué à Homs, comme mes personnages. Les soulèvements de Homs avaient pour objectif d'unir politiquement sunnites et alaouites contre le régime. J'appartenais au groupe «Nabd» (qui fait référence à un cœur qui palpite); dans mon livre, c'est au mouvement «Qalb» (le cœur) qu'appartiennent Joséphine, Khalil et Youssef. Comme eux, nous avions un bâtiment réservé aux militants, dont un appartement transformé en hôpital pour soigner les blessés du régime. Mon travail consistait à filmer les manifestations et les victimes pour les chaînes internationales. Puis j'ai été recherché par les services secrets, et j'ai fui en Jordanie où j'ai été arrêté, car on me suspectait d'être un terroriste. Lorsque j'ai été relâché, j'ai demandé l'asile politique à l'ambassade de France.

Comment est né* Le Dernier Syrien*?

J'ai perdu plusieurs amis avec qui on a milité; ils ont été assassinés par les services de renseignements syriens. On a vécu des moments inoubliables; j'ai eu besoin d'écrire pour eux mais il a fallu laisser passer un peu de temps.
Mes personnages s'inspirent de plusieurs de mes rencontres. Chez Youssef, il y a une partie de moi, mais je me sens surtout proche de Joséphine; elle représente l'espoir, la force, l'indépendance et l'humour. Disons que j'aimerais être comme ça. Elle rassemble les jeunes autour d'elle et elle rappelle le rôle des femmes pendant la révolution syrienne, tant qu'elle a été pacifique. Elles apportaient des médicaments, organisaient les manifestations, aidaient les militants à s'enfuir, à traverser les *check-points*...
J'ai voulu représenter la diversité des attitudes qu'a suscitée la révolution. Mohammad, l'amant de Youssef, incarne tous les jeunes gens perdus, qui ne parvenaient pas à se prononcer sur la pertinence de la révolution en voyant le nombre de morts qui ne cessait d'augmenter. Ainsi, il s'interroge surtout sur sa vie intime, sa bisexualité... Youssef est différent, il pense qu'il n'a pas d'autre choix que de s'engager, même s'il est en train de creuser sa propre tombe.
Dans ce quatuor, chacun a son histoire, sa vision, et sa voix. Mais ce qui les réunit, c'est le rêve d'un pays sans violence.

Quel est le sens de la parution de ce roman huit ans après la révolution syrienne?

Je revis ma propre révolution par l'écriture, qui est ma seule façon de vivre et d'exister. C'est par elle que je trouve un refuge, un pays. L'encre et le sang sont souvent liés pour ceux qui ont vécu la guerre.
La Syrie d'hier n'existe plus et, aujourd'hui, elle connaît plusieurs occupations, turque, iranienne et russe. Plus d'un million de logements ont été détruits dans le pays, des centaines de milliers de Syriens ont été tués, et il y a plus de douze millions de réfugiés dans le monde, dont je fais partie. Une seule chose a survécu: le rêve, et c'est à proprement parler ce qui définit *Le Dernier Syrien*. J'ai choisi la forme romanesque car elle me semble idéale pour fixer, malgré la violence, la beauté des détails du quotidien et de l'amour.

Le contexte de la révolution ne déclenche-t-il pas une forme de libération mentale qui encourage les personnages à découvrir qui ils sont?

Cette révolution est celle d'une jeunesse vivante et amoureuse; ces jeunes ne tendent pas seulement à renverser le régime, mais à s'affranchir de tous les tabous qui les empêchent d'évoluer et de vivre comme ils l'entendent. Dans le roman, Mohammad cherche des réponses à son identité sexuelle dans ses lectures, qui lui montrent que l'homosexualité a toujours été présente dans l'histoire du Moyen-Orient. J'ai jalonné mon récit d'anecdotes historiques qui créent un effet de contraste avec l'obscurantisme actuel, en évoquant l'histoire du calife abbassi-de Al-Wathiq, au IXe siècle, et de son amant Mohaj, ou le calife Al-Amine «*qui vivait à Bagdad, où de nombreux ghilman – des éphèbes – étaient à son service*».
À notre époque, l'homosexualité en Syrie est condamnée mais très présente. Je mentionne dans le roman ses lieux de prédilection à Damas: le jardin Sebki, le hammam de la vieille ville, le cinéma «Byblos», ou encore le site internet «Habibati». Si ces jeunes gens sont surpris, ils sont arrêtés et risquent jusqu'à trois mois de prison.

Comme Youssef, Joséphine et Mohammad, vous avez fait le choix de quitter la Syrie. Le regrettez-vous?

Mes personnages avaient trois possibilités: mourir, quitter le pays ou devenir islamiste et être protégé. Pour garder notre humanité, et c'est notre plus grande victoire, nous avons dû partir.
La liberté est ma seule racine et je n'avais pas d'autre choix. Les démocrates en Syrie, les rêveurs étaient seuls, personne ne les protégeait. Ce qu'ils voulaient, c'était lutter contre le régime et contre les islamistes, et effacer leurs conséquences néfastes sur la société.
J'ai eu des regrets au début, je me demandais si je pouvais encore faire quelque chose, comme Youssef, dans le roman, qui s'interroge: «*Qui va filmer les victimes?*» Et puis j'ai quitté ma mère et je ne l'ai jamais revue. Mais j'ai fui pour éviter l'emprisonnement et la torture, dont la violence est atténuée dans mon texte par rapport à la réalité, qui est insoutenable.
J'ai une certaine nostalgie par rapport à Damas, qui est la ville la plus libre et la plus chaleureuse de Syrie, surtout la vieille ville. Elle représente notre civilisation.

Comment pourriez-vous définir votre style d'écriture?

J'écris d'une manière simple, profonde et poétique. Je m'intéresse à la psychologie de mes personnages et j'essaie de raconter les paradoxes de leur vie. La question que je me suis posée pour *Le Dernier Syrien* est de savoir comment une histoire ancrée dans le quotidien peut être de l'ordre du mythe.
Au début du roman, j'évoque le prophète Joseph et son destin fascinant. La mère de Youssef l'a nommé ainsi en référence à la beauté du personnage. Dans le dénouement du récit, un nouveau mythe de l'avenir s'esquisse, mais cette fois, c'est celui d'une jeune femme, Joséphine, qui incarne le soulèvement syrien dans toute son authenticité. Elle fait figure de prophète moderne, qui fascine ses congénères et qui les fédère, pour organiser une lutte collective.

Dans quelle mesure votre roman peut-il se lire dans une perspective plus globale dans le monde arabe, traversé par une vague de soulèvements de la rue?

Depuis le 17 octobre 2019, je suis avec passion les manifestations au Liban. C'est magnifique ce peuple libanais uni après tout ce qu'il a souffert pendant la guerre civile. On voit le vrai Liban dans la rue, celui dont on rêve. Pour les Syriens, le pays est une fenêtre de la liberté. D'une certaine façon, je revis le début de la révolution syrienne et tous nos espoirs, sauf que la situation actuelle est très différente de ce qu'on imaginait.
Depuis le début du Printemps arabe, il y a eu de vrais changements, surtout dans le rapport des jeunes à la religion; ils se laissent beaucoup moins manipuler. Cette nouvelle génération est intéressée par sa propre histoire. Quand j'entends les jeunes Libanais, ils me fascinent: ils ont une conscience collective, ils savent ce qu'ils veulent... Et je crois que le mouvement va prendre de l'ampleur dans le monde arabe, c'est déjà le cas en Irak. En Syrie, les jeunes attendent une occasion pour une nouvelle vague de révolution. Les graines de la liberté feront pousser de nouveaux arbres.

Propos recueillis par
Joséphine HOBEIKA

LE DERNIER SYRIEN de Omar Youssef Souleimane, *Flammarion, 2020, 272 p.*

Le point de vue de Youssef Mouawad

Avec la *thawra* aux trousses !

Lourd bilan d'un 18 janvier : 400 blessés et 38 arrestations ! Les protestataires ont été rattrapés par la violence comme d'autres par leur passé.

D.R.

« Amis révoltés, frères d'armes, vous avez piégé aussi bien l'exécutif que le législatif, comme vous avez discrédité les professionnels de la politique. »

Et bien sûr, il y aura des « spectateurs engagés » pour stigmatiser les forces de l'ordre qui ont fait usage de matraques ou de bombes lacrymogènes ! À ceux-là, dans leur méprise, la réponse est aisée : auriez-vous oublié que les contestataires avaient d'ores et déjà déclenché la « semaine de la colère » et donc opté pour la confrontation ?

Rappelons qu'avant ce 18 janvier, il y avait certains qui rassuraient, d'autres qui condamnaient et d'autres encore qui s'excusaient. Reportons-nous à *L'Orient-Le Jour* qui titrait : « *Calme précaire après une nuit tendue à Beyrouth devant la caserne Hélou et dans le quartier de Cola* » ou bien « *Human Rights Watch dénonce les atteintes au droit de manifester* » et « *Le chef des FSI présente ses excuses aux journalistes pour les violences exercées contre eux* ».

À croire que l'on voulait faire preuve de civilité et de modération, même si des incidents mineurs étaient à déplorer ici ou là ! Or cette situation ne pouvait se perpétuer, et les antagonistes, qui souvent se faisaient face sur les places publiques, devaient nécessairement en arriver aux mains. Car comment passer un, puis deux, puis trois jours d'une semaine de colère, sans rage, ni saccages ?

Et puis, n'est-ce pas là un constat d'échec des « insoumis », du moins de ceux qui avaient pris l'option pacifique, et qui croyaient que le pourrissement de la situation servirait leur cause ? Ils avaient voulu le changement dans la paix civile et l'alternance mais ils furent largement ignorés et méprisés par la classe politique. Au bout, il n'y avait d'autre issue que le choc frontal avec les sbires du pouvoir.

Sans en appeler au soulèvement, un observateur averti admettra que toute *thawra* exige un ennemi à abattre et un martyr à sacrifier. On ne peut donc en exclure la violence ; elle se révélera à tous les niveaux. Et c'est sans compter avec les agents provocateurs, ces pyromanes télécommandés par les intéressés, pour mettre le feu aux poudres, comme c'est sans compter avec les poètes et autres leaders populistes qui célèbrent les affrontements et l'effusion de sang pour cimenter l'unanimité nationale…

Par ailleurs, trop d'intérêts régionaux sont en jeu et il ne faut pas rêver d'une révolution de velours comme en Tchéquie, ni d'une révolution douce comme en Slovaquie. Et ce n'est pas parce qu'autrefois le Portugal a vécu la « *révolution des œillets* », que nous réussirons, en ce doux Liban, une révolution *soft*, autrement dit une *thawra* en charentaises. Gardons à l'esprit l'invasion des mobylettes qui nous a donné plus d'une fois un avant-goût des échauffourées quasi-confessionnelles à venir.

Amis révoltés, frères d'armes, vous avez piégé aussi bien l'exécutif que le législatif, comme vous avez discrédité les professionnels de la politique. Ils ne disposent plus d'une voie de sortie honorable. Dos au mur, ils vont lâcher leurs meutes et recourir systématiquement à la terreur et à l'intimidation. Il faut vous attendre au pire.

Mais peut-être que notre patrie est irréformable et que toute révolte n'est que kermesse bruyante sinon sanglante. Auquel cas tout sacrifice serait inutile !

P.S. : Aux dernières nouvelles, un cabinet *bling-bling* et « *resserré* » vient d'être constitué. Il rassemble des impétrants et des impétrantes (des *wannabe*) qui arborent leurs diplômes comme une rombière affichera ses bijoux. Pourront-ils faire pièce aux insoumis incarnant fureur et légitimité populaires ?



D.R.

L'image du mois

Architecture moderne

Joe Kesrouani profite d'une exposition collective à Paris en compagnie de Zeina Abirached, Dalia Baasiri, Myriam Boulos, Roy Dib, Sabyl Ghoussoub, Sami Haj-Chehade, Wafa'a Celine Halawi, Vicky Mokbel, Rania Tabbara et Lara Tabet pour nous rappeler que Beyrouth fut un temps un haut lieu de l'architecture moderne. Ce travail photographique méticuleux explore une série d'immeubles iconiques datant de l'âge d'or de la capitale, quand les architectes exploraient l'usage de nouveaux matériaux, de nouvelles finitions (le béton brut, par exemple), de nouvelles géométries, dans un esprit post-colonial et décomplexé. De ce patrimoine en voie de disparition depuis ces 30 dernières années (l'ère de la « reconstruction »), on retiendra, parmi d'autres, les œuvres d'Antoun Tabet, Joseph Philippe Karam, César Behlock, Nadim Majdalani, Khalil Ferneiny, Lucien Cavro, Henri Eddé, Jacques Ligier-Belair, Raoul Verney, Khalil Khoury, Lucien Cassia, Pierre Neema, Grégoire Serof, Pierre el-Khoury, sans oublier quelques hôtes de marque dont Karol Schayer, Oscar Niemeyer, Addor et Julliard.

Du 5 au 25 février 2020, **UNE AUTRE SCÈNE LIBANAISE** à la Galerie Odile Ouizeman, 10/12 rue des coutures St Gervais, 75003, Paris.



© Joe Kesrouani

Bande dessinée

Lamia Ziadé : retour à Babylone

BYE BYE BABYLONE de Lamia Ziadé, *P.O.L., 2019, 384 p.*

2010. Lamia Ziadé publiait une première version de *Bye Bye Babylone*. Atypique, le livre se présentait comme une compilation d'illustrations entrecoupée de textes retraçant les premières années de la guerre du Liban. Elle enchaîne ensuite, dans le même registre et faisant appel à la même alternance entre le texte et les images, avec les deux ouvrages *Ô nuit, ô mes yeux* en 2015 (consacré au Caire) et *Ma très grande mélancolie arabe* en 2017 (traitant plus largement du monde arabe). Dix ans après la parution de *Bye Bye Babylone*, l'artiste revisite aujourd'hui le premier opus de la série, en le complétant de nombreuses nouvelles illustrations et en revisitant ses textes.

Sous une couverture aux doux accents nostalgiques, reprenant les codes de vielles affiches des années 60, Lamia Ziadé nous invite à plonger dans une chronologie s'étalant de 1975 à 1980.

Sur plus de 250 pages, c'est une expérience particulière, qui mêle souvenirs hautement affectifs, personnels, et relation des faits documentée. S'y entrecroisent le ressenti de Lamia Ziadé enfant (elle avait sept ans lorsque la guerre a éclaté), et le regard plus adulte,



parfois neutre parfois commentateur, de Lamia Ziadé adulte. Au fil des images et des mots, se dresse le portrait des années qui virent la guerre naissante virer au conflit noueux inextricable et s'enliser chaque fois plus profondément dans la durée.

La force de ce livre est peut-être là, dans l'apaisement qui en émane, alors que planent le long des pages les horreurs d'une guerre sanglante et généralisée. Comme Zeina Abi Rached dans un autre registre, Lamia Ziadé retrouve dans l'enfance, dans les moments passés en famille en temps de guerre, des motifs d'apaisement, des îlots de bonheurs. Sans concession dans sa relation des faits de guerre, elle propose pourtant une ode à l'humain, et à sa capacité à vivre malgré tout. Pour raviver le souvenir de ces années, Lamia Ziadé choisit de juxtaposer des objets individuels qui dressent en s'additionnant le panorama plus vaste d'une époque. Comme une peinture en creux, l'âme d'une décennie est incarnée par des produits de consommation, des séries de noms propres, des visages, qui valent mille mots pour titiller la mémoire et réveiller les sens. C'est que de ces objets et ces visages ressort une âme, car le trait de pinceaux épais, spontané et vibrant de Lamia Ziadé les synthétise et en extrait l'essence.

Il y a dans la démarche de Lamia Ziadé, quelque chose de naturel : les images sont dessinées par envie, probablement dans un ordre qui doit plus à l'instinct qu'au calcul. Le tout semble ensuite passer par la table de montage, déroulant un rythme qui donne la part belle aux pages muettes, où le dessin prend ses quartiers et qu'on goûte avec d'autant plus d'intensité.

Retour sur le passé, l'ouvrage n'en demeure pas moins une sonnette d'alarme utile, en mettant en lumière au fil des pages l'absurde engrenage qui mène au pire. Dans un pays où les choses peuvent basculer d'un coup de baguette, par le calcul des uns ou des autres, la piqûre de rappel n'est pas inutile.

Ralph DOUMIT

Actu BD

Le 47e Festival d'Angoulême 2020
Le 47e Festival d'Angoulême, qui s'est tenu du 30 janvier au 2 février 2020 malgré les grèves et les manifs, a rendu hommage à Calvo, Pierre Christin, Robert Kirkman, Catherine Meurisse (la première dessinatrice de BD élue à l'Académie des Beaux-Arts), Yoshihary Tsuge et Gunnm, pour ne citer qu'eux.
Palmarès officiel
Grand prix de la ville d'Angoulême : Emmanuel Guibert
Fauve d'or : *Révolution, tome 1 : Liberté* de Florent Grouazel et Younn Locard (Actes Sud/ L'An 2)
Prix spécial du jury : *Clyde Fans* de Seth (éditions Delcourt)
Prix jeunesse : *Les Vermeilles* de Camille Jourdy (Actes Sud BD)
Prix Jeunes Adultes : *Le Tigre des neiges t. 4* d'Akiko Higashimura (éd. Le Lézard noir)
Prix du public France Télévisions : *Saison des roses* de Chloé Wary
Prix de la série : *Dans l'Abîme du temps* de Gō Tanabe et H.P. Lovecraft (Ki-oon éditions)
Prix révélation : *Lucarne* de Joe Kessler (L'Association)
Prix du patrimoine : *La Main Verte et autres récits* de Nicole Claveloux et Édith Zha (éditions Cornélius)
Fauve Polar SNCF : *No Direction* d'Emmanuel Moynot (éditions Sarbacane)
Prix de la bande dessinée alternative : *Komikaze#18* (Croatie)
Fauve de l'audace : *Acte de Dieu* de Giacomo Nanni (éd. Ici même)
Fauves d'honneur : Nicole Claveloux et Yoshiharu Tsuge

• • • • • • • • • • •

Une statue de Goscinny à Paris
Une belle statue dédiée à René Goscinny, accompagné de ses principaux personnages (Astérix, Lucky Luke, Le Petit Nicolas et Iznogoud), vient d'être inaugurée en face du 56, rue de Boulainvilliers dans le XVIe arrondissement de Paris. Un hommage bien mérité !

• • • • • • • • • • •

Elvis en BD
Kent et Patrick Mahé viennent de signer une belle BD consacrée à Elvis Presley, intitulée *Elvis, ombre et lumière* (Delcourt/ Seuil), où le lecteur découvre, à travers des planches en noir et blanc, parfois teintées de bleu ou de rose, l'itinéraire du « King ».

• • • • • • • • • • •

Couvre-feu sur Beyrouth
Intitulé *Couvre-feu sur Beyrouth*, le second volume de *La Guerre des autres* par Boulad, Bona et Henry, vaut le détour. Édité par La Boîte à Bulles, il nous raconte la guerre du Liban à travers les aventures d'une famille d'Égyptiens expatriés au pays du cèdre.

Festival du livre

Le Festival libanais du livre - Antélias
La 39e édition du Festival libanais du livre organisé par le Mouvement culturel Antélias du 5 au 15 mars 2020 revêt cette année une importance particulière en raison de l'annulation des deux salons du livre de Beyrouth. Conférences, tables rondes autour de divers sujets dont le Grand Liban (14 mars à 16h) et l'indépendance de la justice avec la magistrate Amani Salamé et le bâtonnier Nohad Jabre (le 12 mars à 18h), présentations de livres, dont *Libérations arabes en souffrance* d'Ahmad Beydoun (le 11 mars à 18h) et *La Révolution à venir* de Mouchir Aoun (le 14 mars à 14h), et séances de dédicace (dont celles de Jad Hatem et Alain Bifani) seront au programme, ainsi que des hommages à des personnalités du monde culturel, dont le professeur Ibrahim Fadlallah qui signera à cette occasion son livre *Les Grandes Décisions du droit de l'arbitrage commercial*, coécrit avec Dominique Hascher (le 6 mars à 18h), le président de l'Ordre des médecins Dr Charaf Abou Charaf (le 13 mars à 18h), Me Hyam Mallat (le 7 mars à 18h), le romancier Rachid el-Daïf (le 10 mars à 18h) et Antoine Tawk (le 14 mars à 17h). Henry Laurens, lauréat du prix Phénix de littérature 2019 et Salma Kojok, mention spéciale du jury, seront également à l'honneur le 14 mars à 18 heures. Enfin, Bernard Villot, auteur de *Mephisto*, lauréat du Prix Jeunes critiques libanais 2019, rencontrera ses lecteurs le 12 mars à 10 heures.

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

	Auteur	*Titre*	*Éditions*
1	Frédéric Beigbeder	L'HOMME QUI PLEURE DE RIRE	*Grasset*
2	Jean-Paul Dubois	TOUS LES HOMMES N'HABITENT PAS LE MONDE DE LA MÊME FAÇON	*L'Olivier*
3	Vanessa Springora	LE CONSENTEMENT	*Grasset*
4	Pierre Lemaître	MÉMOIRE DE NOS PEINES	*Albin Michel*
5	Karine Tuil	LES CHOSES HUMAINES	*Gallimard*
6	Régis Debray	DU GÉNIE FRANÇAIS	*Gallimard*
7	Pierre Assouline	TU SERAS UN HOMME, MON FILS	*Gallimard*
8	Elif Shafak	10 MINUTES ET 38 SECONDES DE CE MONDE ÉTRANGE	*Flammarion*
9	Benoît XVI et Cardinal Robert Sarah	DES PROFONDEURS DE NOS CŒURS	*Fayard*
10	Frédéric Lenoir	LA CONSOLATION DE L'ANGE	*Albin Michel*

Agenda

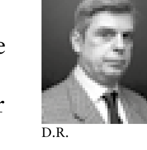
Hommage à Omar el-Zeenni
D.R.
Dar el-Nimr for Arts and Culture rend hommage au poète populaire et humoriste Omar el-Zeenni à travers un documentaire signé Rana al-Muallem et deux conférences de Wajih Fanous et Samir el-Zeenni le mardi 11 février à 18h30 au siège de la Fondation, rue de l'Amérique, quartier Clemenceau.

• • • • • • • • • • •

Le Printemps des poètes
La 22e édition du Printemps des poètes se déroulera du 7 au 23 mars 2020 avec pour thème principal « Le Courage ». Programme complet sur : *www.printempsdespoetes.com*

Actualité

Un Italien sous la Coupole !



D.R.

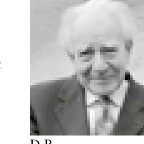
Essayiste, biographe de Malaparte et ancien ambassadeur d'Italie auprès de l'Unesco, Maurizio Serra vient d'être élu à l'Académie française au fauteuil de Simone Veil.

• • • • • • • • • • •

Didier Decoin, président de l'Académie Goncourt
D.R.
À la suite de la démission de Bernard Pivot, Didier Decoin a été élu le 20 janvier 2020 président de l'Académie Goncourt qui décerne chaque année le plus prestigieux des prix littéraires français. Son projet, axé sur l'humain et les relations internationales, a emporté l'adhésion de ses pairs.

Adieu à...

Jean Delumeau



D.R.

Historien des religions, membre de l'Institut, titulaire de la chaire d'histoire des mentalités religieuses dans l'Occident moderne au Collège de France, auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont *Une Histoire du paradis*, Jean Delumeau vient de s'éteindre à l'âge de 96 ans.

• • • • • • • • • • •

Roger Scruton
Philosophe, auteur d'une cinquantaine de livres et de deux opéras, Sir Roger Scruton est décédé à l'âge de 75 ans.

• • • • • • • • • • •

Mary Higgins Clark
D.R.
« La reine du suspense », Mary Higgins Clark, est décédée le 31 janvier en Floride à l'âge de 92 ans. Elle est l'auteur de cinquante best-sellers dont cent millions d'exemplaires ont été vendus aux quatre coins du monde.

• • • • • • • • • • •

Gérard Khatchérian
D.R.
Pilier de la reconstruction de la Bibliothèque nationale du Liban, Gérard Khatchérian est décédé le 29 janvier. À sa famille, *L'Orient littéraire*, qui a eu le privilège de publier son rapport sur la situation actuelle de la BNL, présente ses condoléances émues.

• • • • • • • • • • •

Rachid Jalkh
D.R.
Président de la Fondation du Mgr Ignace Maroun, membre de plusieurs associations culturelles ou caritatives, Me Rachid Jalkh est décédé le 30 janvier. À sa famille, *L'Orient littéraire* présente ses sincères condoléances.

Francophonie

La Francophonie fête ses 50 ans
Le 20 mars 1970 était créée l'ACCT, ancêtre de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF) qui fêtera cette année ses 50 ans, du 20 mars au 31 décembre 2020, sur les cinq continents.

Minh Tran Huy : L'amour fou, un conte de fées cruel

Née en 1979, Minh Tran Huy est écrivain, journaliste et éditrice. Elle a travaillé à la direction du *Magazine littéraire* pendant une dizaine d'années, collaboré à diverses émissions culturelles à la télévision et dirigé une collection chez Flammarion.

Après *La Princesse et le pêcheur* paru en 2007, récit d'une amitié sur fond de mémoire du Vietnam et d'exil, elle avait obtenu en 2010 le Prix Drouot et le Prix Pelléas pour *La Double Vie d'Anna Song*, histoire d'amour fou, de musique et d'imposture. *Voyageur malgré lui* (Flammarion, 2014) évoquait les voyages forcés des membres de sa famille. Pour cette rentrée, Minh Tran Huy signe avec *Les Inconsolés* son quatrième roman, paru chez Actes Sud comme les deux premiers. On y retrouve des thématiques et des références qui lui sont chères : la nostalgie du pays perdu, le Vietnam et ses drames, l'exil, le déracinement et la difficile transmission, le pouvoir des récits dans la construction de l'imaginaire, et… le jeu des références qui brouille les pistes et donne à ce roman, truffé de motifs empruntés aux contes et légendes, des allures de polar. Le tout emmené par une construction rigoureuse, une mécanique parfaitement huilée et la petite musique de son style délicat.

Vous avez écrit là un roman très singulier, à la fois très contemporain, voire réaliste, mais qui puise abondamment dans un répertoire de contes, mythes et légendes. Quelle a été l'étincelle qui vous a mise sur cette voie ? Quelle est la genèse de ce roman ?

J'ai écrit la première page de ce roman il y a sept ans. Il y avait cette scène qui s'était imposée à moi : un corps au fond d'un lac, un château en arrière plan et l'idée d'un amour maudit. J'avais la volonté de faire le pont entre l'univers du merveilleux, du conte, et un univers contemporain dans lequel il y a un conflit de valeurs entre deux personnages, avec un héros sûr de son bon droit et de sa position dans le monde et une héroïne qui est tout le contraire, qui vit dans le doute et la remise en cause permanente. Le réalisme social d'une part, le merveilleux de l'autre, je voulais articuler deux univers antagonistes. Mais je suis restée très longtemps sans pouvoir écrire ce roman, sans pouvoir aller au-delà de cette première scène. Comment raconter un coup de foudre aujourd'hui, la première rencontre entre les deux protagonistes à la terrasse d'un café, ce premier amour qu'on vit de façon foudroyante quand on a dix-huit ans ? Mais je n'ai plus dix-huit ans, je ne suis plus cette jeune fille-là, et j'avais terriblement peur du cliché. Je savais où je voulais aller, la mécanique du roman était là avec ses ingrédients, mais cette scène-là me bloquait. Je l'ai réécrite plusieurs fois sans être convaincue. Alors j'ai écrit autre chose, un autre roman, un essai littéraire. Et puis j'y suis revenue. La scène du coup de foudre ne me plaisait toujours pas, mais j'ai continué et ce n'est que lorsque j'ai beaucoup avancé dans l'écriture que j'ai pu la reprendre de façon satisfaisante.

> « Écrire, c'est mettre ses pas dans les pas de ceux qui vous ont précédé. »

Vous parlez du conte, qui est en effet très structurant dans votre roman. Mais il emprunte aussi au polar…

Oui, en effet. La scène inaugurale du corps dans le lac tient à la fois de la romance gothique et du polar. On commence avec un mystère. Déjà dans *La Double Vie d'Anna Song*, il y avait quelque chose du jeu de piste, de l'emboîtement de plusieurs intrigues, du mystère derrière lequel se cache un second mystère, du labyrinthe narratif. J'aime jouer avec le lecteur, fabriquer des chausse-trapes dans lesquelles il peut se perdre un peu.



D.R.

Votre roman est ponctué de références littéraires et cinématographiques, en particulier* Le Temps de l'innocence *d'Edith Wharton et* La Femme d'à côté *de François Truffaut qui reviennent souvent. Pourquoi cela ? Ces références vous ont-elles aidée à construire votre intrigue ?

Ces références se sont greffées au fur et à mesure de mon avancée. Écrire, c'est mettre ses pas dans les pas de ceux qui vous ont précédé. La littérature est une toile gigantesque qui permet de dialoguer avec les morts. Par ailleurs, l'héroïne me ressemble. Comme moi, elle se sert de la fiction comme d'un rempart et comme une façon de décrypter le monde. Les livres sont mes repères. Je me suis toujours sentie étrangère, non pas tant vis-à-vis des autres en général que vis-à-vis des miens. Car on est étranger aux siens quand vos parents viennent non seulement d'un autre pays mais d'une autre culture, et qu'on ne partage ni leur langue, ni leur histoire, ni même leur classe sociale. Les transfuges de classe apprennent les codes sociaux en autodidactes, et pour moi cela s'est fait par le biais de la littérature et l'art.

Il y a dans votre roman, quand bien même il puise dans le merveilleux ou le polar, une dimension autobiographique. De quelle façon ce roman parle-t-il de vous ?

Toutes les références littéraires et artistiques que je prête à l'héroïne sont miennes, lectures, citations, préférences. Je lui ai donné mes goûts et ma sensibilité. Je conçois le roman comme un fleuve et toutes ces références seraient comme les affluents qui le nourrissent, si elles sont utilisées à bon escient. Mes romans portent toujours la trace d'autres romans que j'ai aimés. Il y a en particulier *Tristan et Yseult* comme substrat à l'histoire d'amour fou mais impossible, Edith Wharton pour le caractère impitoyable de la haute société et le fait qu'il n'y a pas besoin de faire couler le sang pour qu'il y ait mise à mort.

Du côté de l'autobiographique, il y a également la référence qu'on devine au Vietnam, pays qui n'est pas explicitement nommé parce que je voulais qu'on puisse y voir n'importe quel pays qu'on est obligé de quitter en raison d'une guerre. Le père de Lise ressemble beaucoup à mon père, cet homme qui semble à côté de sa vie parce qu'il ne peut pas vraiment surmonter les tragédies et les pertes de son histoire familiale. Et la grand-mère de Lise emprunte beaucoup à la mienne, qui m'a élevée et qui m'a mise en lien avec le récit familial. C'est elle qui m'a révélé l'existence de tous ces morts qui n'ont pas eu de sépulture parce qu'il ne reste rien d'eux, ni corps, ni inscription dans un registre. Or les corps ont besoin de sépulture pour que les âmes cessent d'errer. Écrire serait donc comme graver leurs noms sur des stèles. Enfin la relation entre les deux sœurs du roman s'inspire beaucoup de ma relation avec ma sœur. Écrire c'est jouer avec sa vie : on prend des éléments qu'on transforme, qu'on déforme, comme dans un rêve. Écrire serait, d'une certaine façon, faire un rêve éveillé.

De votre héroïne, vous dites qu'elle est une de ces filles qui « rêvent plus qu'elles ne vivent ».

Oui, cette affirmation est très autobiographique. Mais je fais des progrès…

Quant à la référence au conte, y a-t-il de la sorcière dans le personnage de la mère toxique ?

> « Écrire serait, d'une certaine façon, faire un rêve éveillé. »

J'ai pensé à la marâtre, à la reine-mère des contes. Et j'ai bâti le roman avec la grand-mère fée et la mère sorcière. Lise dit à un moment que les histoires de sa mère l'ont blessée quand celles de sa grand-mère l'ont sauvée. Mais vous aurez constaté que les contes auxquels il est fait référence appartiennent à la tradition occidentale, Perrault ou Grimm, mais aussi à la tradition extrême-orientale. Je voulais faire un livre sur les métissages, métissages de genres, de classes sociales, de mondes et même de contes. Le motif de l'amour éternel qui survit à la mort existe dans les deux cultures. On le retrouve dans *Tristan et Yseult* avec la figure des deux héros qui ne peuvent se séparer parce que leur amour est plus fort qu'eux ; il a été déclenché par un philtre et il va au-delà d'eux-mêmes. Et dans la légende vietnamienne de la chique de bétel, la plante grimpante qui s'enroule autour de l'arbre symbolise la femme qui s'enroule autour de l'homme et dit l'amour éternel qui survit à la mort. Il y a aussi la légende du château qui est composé de plusieurs châteaux : celui de Chenonceau avec la « chambre des larmes », celle de la veuve inconsolable ; le château de Mantoue où sont inscrits les mots « *Vrai amour ne se change* » ; et le jardin de Finzi Contini à Ferrare. J'aime mélanger les références, les châteaux réels, imaginaires ou symboliques. De toute façon écrire, c'est construire un château…

Comment cela ?

Quand on commence un roman, on a en tête un chef-d'œuvre. Mais il y a une distance entre le rêve et la réalité. On s'obstine, comme un enfant avec son château de sable, qui sait que la marée va le détruire. On part avec un rêve inaccessible mais on n'aura jamais que les ruines du château et elles nous suffisent.

Finissons par le début, par le titre : qui sont les inconsolés ?

Ils le sont tous. Au départ, on pense que c'est elle, Lise. Mais quand on avance dans le roman, on s'aperçoit que c'est lui, Louis, qui est inconsolé ; on n'avait eu que son point de vue à elle mais il l'aimait autant qu'elle l'aimait. Et c'est Lise qui n'a pas voulu y croire. Elle a refusé de croire au conte de fée, alors le conte est devenu tragédie. La mère de Lise est inconsolée parce qu'elle ne peut rivaliser avec une morte, et la femme que son mari n'a cessé d'aimer est morte. La sœur de Lise est inconsolée parce qu'elle aime Louis. On pourrait dire la même chose d'Annabelle et du père, qui n'a cessé de vivre dans le souvenir d'une femme perdue.

Propos recueillis par Georgia MAKHLOUF

LES INCONSOLÉS de Minh Tran Huy, *Actes Sud, 2020, 314 p.*

Récit

Michel Le Bris : « Nous sommes plus grands que nous. »

POUR L'AMOUR DES LIVRES de Michel Le Bris, *Grasset, 2019, 270 p.*

C'est un passage par l'hôpital, suite à une intervention douloureuse et une impossibilité temporaire de lire, qui vont donner naissance au dernier livre de Michel Le Bris. Car arrive un moment où l'on prend conscience que le livre à venir est peut-être le dernier et que l'on a « *des dettes à payer* », une reconnaissance à exprimer à l'égard de ceux qui ont été des passeurs, et qui nous ont accompagnés vers notre vocation : celle d'écrivain prolixe et de lecteur compulsif et admiratif dans le cas présent.

Alors Le Bris va se tourner, avec une émotion palpable, vers les moments déterminants d'une enfance « *très pauvre, solitaire, mais qui ne fut pas malheureuse* » illuminée par la générosité infinie de sa mère qui sacrifia sa vie, et « *par le soutien d'un maître et la grâce des livres* ». Le maître, monsieur Rospars, lui fit le plus beau des cadeaux lorsqu'un jour, il lui proposa, en guise de rédaction, de se conformer au sujet proposé ou bien, s'il en avait envie, de « *raconter une autre histoire* ». Invitation à écrire librement, et découverte précoce et fondamentale que les mots ont le pouvoir de créer des mondes. Ce premier cadeau sera vite suivi d'un deuxième : monsieur Rospars lui proposera de puiser dans sa bibliothèque au gré de ses curiosités,



D.R.

ce qui lui permettra de se plonger dans *La Condition humaine* à dix ans. L'étonnement scandalisé des autres professeurs ne changera rien à la détermination de monsieur Rospars qui continuera à encourager le jeune Michel dans son exploration de la littérature. Ainsi se dessina très tôt cet appel vers des livres qui « *étaient plus que miens : ils étaient moi* ». Ils permettaient d'apprivoiser le « *cœur des ténèbres* », les effrois et les fantasmes d'un jeune garçon solitaire. « *Ces textes qui m'avaient bouleversé, avaient traversé les âges, vaincu les contextes éphémères de leur énonciation, me parlaient au présent.* » Ils disaient qu'il existait en chacun un « *royaume de lumière* ». Ces textes étaient en mesure de « *nous arracher à nos contextes* » : de remplacer la modeste maison d'un village breton par les espaces infinis de l'aventure humaine en compagnie de Jack London, Zola, Hugo ou Paul Féval.

Le Bris construit donc ici son autobiographie littéraire : il se raconte à travers ses lectures, les livres qui ont compté, l'ont ébloui, et lui ont donné envie non seulement d'écrire à son tour mais de s'engager corps et âme dans l'aventure du livre en créant par exemple le fameux festival Étonnants Voyageurs qui a eu le succès que l'on sait. Et en mettant en avant les littératures du monde dans leur diversité, avec un goût particulier pour les romans d'aventure, les récits de voyage, les explorations de contrées littéraires et géographiques nouvelles. Ses compagnons dans cette aventure sont présents dans l'ouvrage : Jean Rouaud avec qui il a cosigné quelques ouvrages, Yvon le Men qui, très tôt, a fait des rencontres poétiques du festival un succès jamais démenti, et quelques éditeurs qui ont publié ses livres et partagé ses passions.

Le livre s'achève sur l'urgence de gagner la bataille de la culture, ce qui est rien moins qu'évident. Car la crise de la démocratie et celle de la lecture sont une, démocratie et littérature ont un même enjeu. « *Urgence de la littérature face aux monstres qui menacent. Pour nous rappeler, contre tous ceux qui, jour après jour, prétendent nous rapetisser, que nous sommes plus grands que nous.* »

Georgia MAKHLOUF

Roman

L'HOMME QUI PLEURE DE RIRE (SMILEY) de Frédéric Beigbeder, *Grasset, 2020, 317 p.*

Désenchanté

On peut apprécier Frédéric Beigbeder ou le trouver agaçant, mais une chose est sûre : il sait parler de notre époque et refléter le mal-être qui mine notre société – phénomène déjà présent chez les Romantiques et les Décadents qui se plaignaient du « *mal du siècle* » ou exprimaient leur spleen et leur pessimisme morbide en vers ou en prose. Dans son dernier roman sans titre mais illustré d'un *smiley*, il clôt sa trilogie sur les aliénations contemporaines ayant pour héros Octave Parango : après la tyrannie de la publicité (*99 Francs*) et la marchandisation de la beauté féminine (*Au secours pardon*), le voici qui s'attaque à la dictature du rire en faisant d'Octave un humoriste matinal sur la plus grande radio nationale de service public, « *condamné* » à trouver des vannes pour amuser la galerie, un peu comme un clown triste obligé de faire rire son public. Le récit commence à 19 heures pour s'achever à 7 heures du matin : son personnage erre dans Paris, fait toutes sortes de rencontres à l'Élysée comme au Moulin Rouge, et s'attarde dans les bars, « *noctambule dépravé* » en quête d'une bouée de sauvetage, avant de se saborder en direct… En réalité, ce livre est moins un roman qu'un *patchwork* de réflexions sur le monde des médias, le rire (« *Nous nous tournons vers les blagues pour échapper à nous-mêmes ; l'humour est censé alléger cette réalité déprimante* »), la vie nocturne, l'art, le « *dégagisme* », les gilets jaunes, les



D.R.

femmes (« *Nous sommes une liste de négations féminines, une addition de fins non-recevoir (…) Nous tenons notre force de toutes les insistances vaines, les tentatives ratées, les supplications inutiles…* »), le cannabis ou l'évolution des mœurs, sous-tendu par une nostalgie permanente pour l'époque où Octave, dont la vie se confond évidemment avec celle de l'écrivain, était jeune et faisait les quatre cents coups avec sa bande de copains du « Caca's club » – qui avait pour devise celle de Stendhal : « SFCDT » (Se Foutre Carrément De Tout) ! « *J'ai aimé me rouler en mon passé comme dans ces couvertures de survie dorée qui servent à réchauffer les victimes d'attaques terroristes* », admet-il en songeant au bon vieux temps.

L'auteur ôte son masque de *smiley* – cet affreux émoticône hiéroglyphique qui pleure de rire – pour se dévoiler sans pudeur et nous révéler son point de vue sur tous les problèmes qui le préoccupent, se livrant ainsi à un exhibitionnisme littéraire dont il dit lui-même qu'il est « *à la fois une thérapie et une violence* ». Beigbeder excelle dans l'art de la digression. Et même s'il signe là un roman qui n'en est pas vraiment un, même s'il donne parfois le sentiment de se moquer du lecteur (comble de l'ironie !) et de régler ses comptes depuis son propre licenciement de France Inter (Nicolas Demorand est « *intégralement inhumain* » ; Léa Salamé, alias Laura Salomé, « *se dit qu'elle devrait être à la maison en train de s'occuper de son bébé au lieu de gâcher son temps avec des abrutis* »), force est de reconnaître que cet auteur iconoclaste a le sens de la formule et nous renseigne efficacement, un peu à la manière de Michel Houellebecq – qui fait une brève apparition dans le livre –, sur les malheurs et les contradictions de notre société moderne. Flaubert et ses amis avaient pour « saint patron » Polycarpe, l'évêque de Smyrne, qui fulminait sans cesse : « *Mon Dieu, dans quel temps m'avez-vous fait vivre ?* » Désabusé et caustique, Beigbeder aurait sans doute aimé faire partie de ce club-là !

Alexandre NAJJAR

De vert vêtue

Sans cesse enracinée et déracinée, Jila Mossaed ouvre ses «*paupières intérieures*». Elle incarne la mémoire de l'humain et le ressenti du végétal et de l'animal. Son éclat vert sur fond noir, est celui solitaire et hypnotique de l'eau et de la chlorophylle.

LE CŒUR DEMEURE DANS LE BERCEAU de Jila Mossaed, traduit du suédois par Françoise Sule, *Hashtag éditions, 2019.*

Née à Téhéran en 1948 où elle a grandi, établie en Suède en 1986, Jila Mossaed publie ses premiers poèmes à l'âge de dix-sept ans dans l'éminent magazine littéraire *Koshe*. Après des études aux États-Unis, elle travaille comme rédactrice à la radio et à la télévision iraniennes. Opposée au durcissement politique et culturel qui suit la prise de pouvoir par Khomeini en 1979, elle quitte l'Iran et se réfugie en Suède avec ses deux enfants en 1986.

« Oublie où je suis née/ j'ai aussi oublié le lieu/ (…) Oublie d'où je viens/ Nous nous ressemblerons tellement/ lorsque nous serons transformés en poussière »
« J'ai marché longtemps/ sur des chemins inconnus/ Un jour j'ai trouvé une pièce sans toit/ suis longtemps restée assise sur une chaise/ le noyau s'enracinait/ s'accrochait/ J'attendais/ qu'on me reçoive »

Neuf ans après son installation en Suède, en 1997, paraît un recueil qui marque une nouvelle étape dans son univers littéraire. En effet, *Mânen och den eviga kon* (*La Lune et la vache éternelle*) inaugure une série de recueils qui seront écrits en suédois. Son dernier recueil, *Le Cœur demeure dans le berceau* (2018) est le premier, parmi ses écrits, à être traduit en français. Jila Mossaed devient membre de l'Académie suédoise en 2018 et y occupe la chaise numéro 15. Cet honneur récompense une œuvre poétique et littéraire écrite en suédois et couronnée de nombreux prix littéraires, ainsi qu'un parcours grandement salué dans son pays d'accueil.

« Je passe sous un nuage/ qui se parle à lui-même/ Celui qui devait nous guider/ n'est jamais revenu/ Sur la route embrumée/ on abat celui qui a trouvé la réponse/ Mon petit chevreuil/ court tellement vite/ sur des collines vertes au fond de moi/ Comme si le printemps se réveillait/ au milieu du froid coupant »

> « Chaque langue qui me donne la liberté de m'exprimer contre l'injustice est la langue de mon cœur »

Ce qui frappe d'emblée et perdure à la lecture des poèmes du dernier recueil de Mossaed, est l'atmosphère feutrée, drapée de pénombre, dans laquelle évoluent ses mots. Ils sont d'une consistance dure et d'un toucher lisse, mystérieux. Songe captivant, le poème de Mossaed se révèle sur toile nocturne. Ses vers diffusent l'énergie du rêve : ils ont son acuité, sa sensorialité, sa nostalgie, son réalisme nimbé d'une aura fantastique et qui s'évanouit avec le réveil.

« La jupe de la nuit/ est pleine de paillettes/ Chaque soir ma mère prend son aiguille/ souhaite coudre/ la jupe à la prairie/ Le matin lorsque le soleil envahit la maison/ elle aère son oreiller dans la cour/ et des milliers de papillons jaunes sont libérés/ Quand elle s'en est allée/ elle m'a donné son aiguille/ Pour graver des mots/ à la jupe de la nuit »

Inconnus ou proches, les visages perdus, les ombres muselées, les


© Bjorn Larssen

silhouettes étrangères happées par le quotidien, survivent ou prennent vie autrement dans ses textes et leur offrent les nuances de l'exil et de la solitude. Mémoire intime et mémoire collective s'entrelacent et sondent l'une dans l'autre l'énigme du temps. L'inscription dans la filiation est une quête perpétuelle chez Jila Mossaed. Toutefois, il n'y a pas que les émois de l'enfance, la figure de la mère chérie et les ombres de l'Iran dans ses poèmes. Le monde actuel avec ses luttes, injustices, migrations, se dit en filigrane dans son écriture.

« La nuit durant il a neigé/ l'amour est blanc/ Je foule l'amour/ sous mes pas/ La forêt miaule/ des petits morceaux de lumière/ se balancent dans les arbres/ L'amour recouvre la blessure/ le manque/ les souillures de l'âme/ Nous chantons haut et fort/ moi et les invisibles/ moi et les sans paroles »

La nuit, Mossaed rejoint l'envers du monde et de son enveloppe charnelle, se tourne vers son corps et sa vie intérieurs. Elle se tient à l'écoute de sa douleur. Elle se souvient de la perte des mots et de l'appel de l'abysse. Ses vers portent la trace de cette traversée du silence. La nuit du poème est l'occasion de précieuses retrouvailles avec son être et ses souvenirs. Dans la continuité de sa mémoire aiguisée par le tragique, Jila Mossaed cultive la connivence avec la mort.

La notion du temps dans sa poétique ne concerne pas seulement : passé, présent et avenir. Elle aborde le temps d'avant la naissance et d'après la mort. Mossaed avec audace et sagesse dit au temps : *« Sans moi tu n'existes pas. »*

« Je suis la seule/ à posséder une voix ici/ Je renonce au silence/ crée un nouvel alphabet/qui s'accorde à ma bouche/ Je suis la seule morte/ qui produit des sons/ Je grimpe/ vers la glaise/ Me dresse comme une plante/ bien droite dans l'air/ formée/ enlacée/ de chlorophylle/ J'avertis les autres/ de la brièveté de la vie sur terre »

La poésie de Jila Mossaed témoigne également d'une proximité mystique avec la nature. Elle se fond dans l'arbre, la cascade, la montagne, l'alouette, le cheval qui broute, ou la pierre. Elle puise dans leur présence un repère et une seconde peau. Elle y trouve stabilité et force au cœur de la tempête. Ses propos d'une grande gravité sont empreints d'enfance. Dans ses rêves, le vert s'annonce couleur de la solitude et âme de la chlorophylle. Et lorsqu'elle se réveille, elle se trouve *« vêtue de* (sa) *peau la plus verte »*.

« À la nuit tombante/ le cheval était debout dans le champ/ la tête baissée/ Il ne savait rien/ de la signification des mots/ mais percevait la solitude/ comme étant verte »

« L'envie qu'a la cascade/ de s'allonger/ pour mieux entendre la respiration de la terre/ est mienne/ Je vais couler/ jusqu'à ce que mes dernières gouttes soient englouties/ dans la bouche du sol qui a envie/ de mes secrets »

Flottant dans la pénombre, l'écriture de Jila Mossaed est limpide de par sa connexion à l'univers. L'amour est là, salvateur ; il coexiste avec le sombre sans se laisser effacer. L'enveloppe du souvenir se pare de tissus colorés : de tapis, de jardins, et surtout de jupes, tant de jupes qui sont lien de sang et d'amour avec la mère et le féminin. Tiraillé entre espoir et désespoir, protégé par l'amour qui l'enlace et le recouvre, l'être intime poursuit son devenir, dans l'absence de charpentes : robe sans coutures, pièce qui n'est plus une pièce, maison sans porte.

« Le bonheur n'a jamais le temps/ de bien nous couvrir/ Un petit miroir portatif/ montre toujours l'ombre/ qui se tient juste derrière nous »

« Un petit morceau d'arbre/ une brindille de soleil/ un verre rempli de terre/ L'amour me recouvre/ de sa membrane élastique/ Je respire entre mes paupières/ les poches de la mort/ sont remplies de pierres/ et je porte une robe de verre/ Où se trouve ma maison ? »

Le poème de Mossaed est frais, à force de vie ou de mort. IL parle directement au cœur. L'entraîne dans son songe. Poétique du déracinement et de l'enracinement infinis, l'écriture de Mossaed dissout les frontières spatio-temporelles et va au-delà de ce qui oppose joie et tristesse. Elle rapproche les terres d'enfance, du présent marqué par les humeurs du grand nord qui lui prête ses métaphores. *« Chaque langue qui me donne la liberté de m'exprimer contre l'injustice est la langue de mon cœur »*, écrit Jila Mossaed. Et c'est dans la langue de son cœur qu'elle écrit cette supplique : *« Toi terre étrangère, ne m'oublie pas. »*

Ritta BADDOURA

Poème d'ici

de Hassan Abdallah


D.R.

Poète libanais né à Khiam, Hassan Abdallah puise son inspiration dans les observations les plus anodines de notre quotidien. Auteur d'une soixantaine de livres pour enfants, lauréat du Prix de la création arabe en 2012, il a à son actif plusieurs recueils de poésie dont *Je me souviens d'avoir aimé* (1978), *L'Orme* (1981) et *Le Berger du brouillard* (1999). Son écriture sensible et épurée, réaliste et faussement naïve, n'est pas sans rappeler celle de Jacques Prévert.

Dans la vallée

Quel est le secret de cette euphorie
Que provoque ma présence dans cette vallée ?
À peine suis-je arrivé
Que les branches des arbres ont commencé à se balancer
Et les oiseaux à gazouiller
Les papillons voltigent, les marguerites s'allument
Et plus d'un poisson
S'est mis à jaillir hors de l'eau du fleuve
Et à sauter dans ma direction
Mon Dieu
Comment se fait-il que je sois le seul à être triste
Au milieu de cette fête
Organisée pour mon accueil ?

Bruit

Il y a tellement de bruit à Beyrouth
Que l'homme n'arrive plus à écouter
La voix de sa conscience

Crainte

La crainte de me trouver au milieu des gens
Est moindre que ma crainte de me retrouver sans eux
Voilà pourquoi je n'ai pas encore entrepris
De verrouiller ma porte de l'intérieur
Et d'en jeter la clé par la fenêtre !

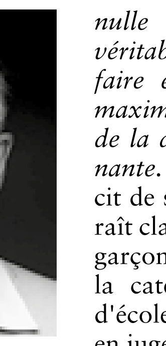
Traduit de l'arabe par Alexandre Najjar

Récit

Du père au fils

Le philosophe Alain Badiou consacre un livre à son fils adoptif, victime d'un accident de montagne. L'évocation de ce garçon au parcours sinueux donne lieu à une question : que transmet philosophiquement un enfant à son père ?

TOMBEAU D'OLIVIER d'Alain Badiou, *Fayard, 2019, 120 p.*


D.R.

L'allégorie de la caverne de Platon nous enseigne que les images sont trompeuses. Celles que le petit écran véhicule quotidiennement en sont la preuve éclatante. Sur un plateau de télévision, le philosophe français Alain Badiou apparaît souvent austère. C'est que ses interventions tranchent en de nombreux points avec l'époque. L'homme a des convictions et s'y arrime, malgré les vents contraires. Mais, et c'est ce qui se dégage de la lecture de son nouveau livre, derrière cette – réelle ou supposée – austérité il y a la chaleur d'un cœur meurtri : celui d'un père qui a perdu son enfant.

Olivier, écrit l'auteur, a *« gelé dans la neige en pleine nuit, suite à un "accident de montagne", accident très probablement lié à des épisodes encore obscurs »* de son arrivée dans les Alpes. Convaincu que la vie du défunt a été *« porteuse d'un sens dont la signification et l'usage avaient valeur universelle »*, Alain Badiou se met à réfléchir au legs intellectuel de ce fils adoptif, né d'une mère congolaise morte du SIDA et d'un père inconnu. Mais il s'interroge aussi en miroir sur ce que lui-même, père adoptif, a transmis à ce garçon. Car chacun a appris au contact de l'autre.

Aux yeux du père, Olivier était d'abord une exception au *« regard d'un monde – la France, l'Europe, l'Occident – décadent sans consentir à l'avouer, hostile à toute création de vérité, attentif à ce que nulle subjectivité véritable ne puisse faire exception aux maximes disparates de la doctrine dominante. »* À lire le récit de sa vie, il apparaît clairement que le garçon entrait dans la catégorie du cas d'école. Intelligent, à en juger par la maturité se dégageant de ses écrits, il lisait beaucoup – Chalamov, Sartre, Hemingway, Camus, Levi... Il avait surtout une vision *« exacte et tranchante »* de lui-même et des autres.

Pourtant – est-ce aussi par volonté politique ? –, il n'a jamais cherché à *« valoriser »* l'étendue de son savoir. Car Olivier a aussi passé beaucoup de temps à sommeiller. Et à traîner. À Paris, il a longtemps *« fréquenté la bande du 11e arrondissement où on traficotait le shit, où on paradait, où on menait des attaques groupées contre les "ennemis" et où on avait affaire plus que de raison à la police et aux juges. »* Page après page s'esquisse le portrait d'un garçon qui, comme Bartleby, le célèbre personnage de Melville, a souvent *« préféré ne pas »* suivre un parcours rectiligne. Mais un Bartleby à identités multiples.

Car « Olivier » pour la famille est aussi « Biggy » ou « Rudy » pour ses amis, sobriquet ou prénom que les groupes dans lesquels il évolue tour à tour affublent le jeune homme. Pour expliquer cette démultiplication identitaire qui conduit à une *« désorientation »*, Alain Badiou refuse de s'enferrer dans des *« gloses freudiennes »* et laisse le plus souvent la parole à son enfant. D'autant que, dans des ses rédactions dont sont reproduites de larges extraits dans le livre, Olivier semble le meilleur analyste de lui-même : *« J'ai donc tout simplement pendant toute mon adolescence passé mon temps à assassiner ma vraie personnalité. »*

Cet assassinat aurait-il pu être évité si le destin avait épargné Olivier ? L'auteur le pense : *« Sa mort est d'autant plus douloureuse et absurde que je crois, moi, qu'à cette aube de la trentaine, ces puissances se rassemblaient en lui pour vaincre tout ce que l'instinct de mort y avait cumulé de dispositions négatives et d'obstacles à ce que sa vie soit une vraie vie. »* Une vraie vie dont l'auteur semble vouloir étirer les moments de bonheur en enrichissant le livre de photos montrant son fils, à différentes étapes de sa trop courte vie, aux côtés de ses parents et de ses amis, notamment Tarek et Yassine, *« deux de ces fameux jeunes "migrants", terreur des imbéciles, mais trésor disponible, ici, en France, pour ce pays désorienté. »*

Bel hommage intellectuel au fils défunt faisant fi de tout pathos, cet essai montre aussi la limite de l'homme qui raisonne. L'esprit ne peut rien contre la douleur qui naît d'une tragédie. À la fin du livre, Badiou le philosophe laisse la place à Badiou l'Homme dans un moment d'une sage mais rare beauté : *« Quand je revois en pensée Olivier dans son fauteuil, devant moi, exposant tel ou tel point de sa vie compliquée, et se confiant à moi sans trop de réserves, les larmes me viennent aux yeux, tout simplement. »*

William IRIGOYEN

CURRICULUM, AUTOUR DE L'ESTH/ÉTHIQUE
de Paul Audi, *Verdier, 2019, 336 p.*

La création pour accéder à son humanité

Il y a près de 11 ans, juin 2009, nous avons consacré ici même un article à l'ouvrage de Paul Audi, *Jubilations* : « *Jubiler n'est pas 'jouir' d'avoir atteint à la satisfaction du désir mais 'jouir' d'être dans le désir le sujet de celui-ci. Plus exactement, c'est 'jouir' d'être, au point de naissance du désir, son surgissement même, et ce bien avant que le désir n'exacerbe sa tension à force de buter contre son insatisfaction, pourtant inévitable.* » Avec son nouvel opus, suite à maint autre, le penseur ne quitte pas ses thèmes, ne cesse de les approfondir, de les mettre à l'épreuve de sources et de champs nouveaux, de les (re)*créer* pourrait-on dire, s'autorisant de lui qui affirme n'avoir fait, tout au long de sa trajectoire, que s'interroger sur une seule et même question : celle au croisement de l'éthique et de l'esthétique, point possible, impossible, souhaitable, point à repérer ou réinventer en étendant l'« *extrême limite du possible* » (Bataille). Le but est de fonder une « éthique de la création » pour laquelle le mot-valise d'« esth/éthique » est trouvé, la barre de séparation identifiant. Mais comme il s'agit de mettre en lumière les conditions permettant à l'être humain d'accéder à sa propre humanité, voire de faire accéder l'humanité à sa vocation, sans doute ne faut-il pas négliger au-delà du versant éthique le versant politique. L'impératif est important surtout qu'« *un* deuil *affecte en profondeur les sociétés démocratiques (…) : qui est le peuple ? où est le peuple ?* ». À l'heure de la mondialisation et du numérique, il faut tôt au tard comparaître devant un « procès-monde ».


D.R.

Curriculum est, comme le titre l'indique, par les voies de textes retouchés et regroupés, une espèce d'*éducation*, à la Flaubert, philosophique ou intellectuelle, ou commise dans l'esprit de la troisième *Considération inactuelle* de Nietzsche « Schopenhauer éducateur ». Audi y explique en quel sens il est nietzschéen, ce qu'il tire de Lacan, en quoi il suit ou complète Foucault, Derrida, Deleuze, de nombreux autres tout en pointant sa différence. Résumant une doctrine, il est fidèle, critique, éminemment créatif, sans quoi il ne 'vivrait' pas 'plus' et 'mieux'. Il se passe de la rencontre physique, voire la conjure comme dans ce délicieux portrait des travers de Jacques Lacan. Il mène loin l'enquête, retrouve Platon, Augustin, Thomas d'Aquin, Leibnitz…

Il ne saurait être question dans cet article de reproduire toutes les richesses d'un texte aux sinuosités capitales ni de s'éloigner de ses formulations. Nous nous contenterons d'abord de tracer des lignes de l'*éducation*, nous exposerons ensuite l'idée de *création*, pivot de l'ouvrage et de l'œuvre, telle qu'elle ressort d'un séminaire donné à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth à l'automne 2017.

À Nietzsche présent dans tous les faits de notre temps mais auquel il faut laisser son inactualité radicale, l'auteur doit de considérer l'acte créateur comme la valeur suprême, valeur inscrite dans la vie, vie toujours incarnée dans l'individualité. Créer est le seul moyen pour la vie de se dépasser, pour l'homme d'aller au-delà de la finitude, non seulement la mort, mais la « *butée sur soi* », c'est-à-dire l'impossibilité, pour le soi, d'être autre chose que lui-même. Créer, vouloir, donner forme autrement dit donner sens et valeur à ce qui naturellement n'en a pas pour qu'il devienne utile à la vie. Connaître « *l'ivresse créatrice* » dont les deux caractéristiques sont d'être généreuse et fécondante. « *Et voilà aussi en quoi, et peut être seulement en quoi, je me reconnaîtrais volontiers 'nietzschéen'.* »

C'est en philosophe que Paul Audi a lu Lacan, non en psychologue et possible disciple. Or si Lacan a laissé un « champ » riche et fertile, « *le concept absolument grandiose et largement polysémique de jouissance* », Audi se borne à évoquer ce qu'il y trouve de plus décisif. L'impossible est la seule mesure digne du désir, ce qui déclasse la « *rêverie bourgeoise* ». Nous devons notre essence à notre soumission aux pouvoirs du langage, à la dépendance à l'égard de la dette symbolique, ce dont les implications sur la liberté sont grandes.

> **L'impossible est la seule mesure digne du désir**

Avant Freud et Lacan, la tradition philosophique faisait résider le souverain bien dans le principe de plaisir, mais avec la pulsion de mort, l'éthique de la psychanalyse est « *de ne pas céder sur son désir* » au risque de perdre son humanité. Pour l'esth/éthique, la création jouissive conjure la contradiction infernale en préservant, sans le détruire, le corps parlant et désirant et en faisant entrevoir en ce bas monde la beauté, au moins égale à la bonté.

Que veut dire *créer* ? Le concept est réputé de provenance théologique. Pour Derrida, c'est non seulement produire mais inventer. La production investit bien des domaines, l'invention implique de l'inattendu. Elle se doit d'être nouvelle, originale, singulière. Sans entrer dans les détails de l'analytique de l'invention qu'il l'entreprend, de ses fruits, de ses axes, des caractéristiques disséminées qu'Audi énumère dans un ordre à lui, Derrida garde une différence entre *créer* et *inventer* : le premier verbe survient sur le fond d'un certain « rien », le second suppose règle et convention.

Si Derrida a réinventé l'invention, Paul Audi cherche à réinventer la création, ce qui nécessite une seconde déconstruction. Sans entrer dans le dédale impossible nommé création, citons ce propos confondant : « *Le domaine du créateur n'est pas tant celui de la réalité (c'est bien plutôt celui du producteur) que celui de la possibilité. Plus qu'il ne réalise une possibilité, le créateur instaure le possible dans son être de possible, lequel n'existerait pas sans lui. Il est donc comme le Dieu de la Genèse, ce créateur de monde…* »

Autant que le récit d'une initiation, *Curriculum* est une œuvre initiatique.

Farès SASSINE

Le clin d'œil

de Nada NASSAR-CHAOUL

Kellon yaani kellon*


© H. Ammar / AP

Vous n'en croyez pas vos yeux ! Vous devez avoir la berlue ! Cette femme échevelée, habillée d'un jogging grisâtre informe, brandissant un drapeau et hurlant à pleins poumons devant les tentes du centre-ville « *kellon yaani kellon* », est-ce bien votre voisine, ladite Mimo ?

Hier encore, à la *sobhiyé* rituelle du mardi, elle s'enorgueillissait de la présence au mariage, pardon au « *grand mariage* » de Lello, son fils aîné chéri, de pas moins de six députés et deux ministres ! Et que je te raconte comment le ministre de son patelin l'avait chaleureusement serrée dans ses bras – comme un frère je vous jure ! – (hum, hum, Mimo, quoique écervelée, est une très jolie femme, sexy et tout et tout) et comment la femme du ministre, une snobinarde finie, l'avait tout de même félicitée pour l'organisation impeccable et la « classe » du dîner qui avait suivi.

Et je ne vous parle pas des funérailles somptueuses du mari de Soussou – un homme d'affaires opulent au passé trouble – agrémentées de la présence décorative de plusieurs politiciens affairistes. Après nous avoir bassiné les tempes avec ces « *relations en haut lieu* » (ce qui lui avait permis de rogner sur le règlement des dépenses communes de l'immeuble), la voilà qui accompagne Mimo à toutes les manifs, s'emploie à confectionner des repas chauds aux vieux de la place et fustige « *tous, mais alors tous les hommes politiques* » !

La voisine du dessous, elle, se terre dans son coin. C'est qu'une semaine tout juste avant la *thawra*, elle venait de nous narrer, avec moult détails croustillants et tasses de café brûlantes, la légalisation sans frais, par un parent député, de son balcon vitré construit en violation flagrante des lois de la copropriété.

Vous prévoyez tristement, pour les années à venir, des mariages ternes sans « personnalités » débarquant en limousines rutilantes avec chauffeurs obséquieux et *bodyguards* belliqueux, des invitations mornes sans hommes politiques vous contant fleurette grâce à des potins ultra secrets et des condoléances pour le coup vraiment funèbres sans aucun député !

Kellon yaani kellon. La fête est finie.

* Tous, cela veut dire tous.

Questionnaire de Proust à Salma Kojok


D.R.

Salma Kojok est romancière. Née en Côte d'Ivoire en 1971, elle vit aujourd'hui entre le Liban et la France. Ses romans *La Maison d'Afrique* et *Le Dérisoire tremblement des femmes* – qui a reçu la mention spéciale du jury du Prix Phénix de littérature – explorent les liens entre l'exil, le langage et la domination.

Quel est le principal trait de votre caractère ?
La patience.

Votre qualité préférée chez un homme ?
La bienveillance.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
Leur présence aimante et leur capacité à remettre en cause les systèmes établis.

Votre principal défaut ?
Je suis maladroite avec les objets.

Votre occupation préférée ?
Flâner, lire, écrire.

Votre rêve de bonheur ?
Ce que je vis en ce moment.

Quel serait votre plus grand malheur ?
Ne plus voir.

Le pays où vous désireriez vivre ?
Un pays sans frontières.

Votre couleur préférée ?
Le rouge aujourd'hui, demain ce sera une autre couleur.

La fleur que vous aimez ?
La toute petite pâquerette cachée dans les buissons. Elle pousse les passant(e)s à se pencher et prendre le temps de la regarder.

L'oiseau que vous préférez ?
Les oiseaux migrateurs.

Vos auteurs favoris en prose ?
Anne-Marie Garat, Marie-Hélène Lafon, Chimananda Ngozi Adichie, Cathie Barreau, Didier Eribon, Charif Majdalani, Sylvie Germain, Marguerite Duras, Richard Millet, Gauz, Annie Ernaux et tant d'autres…

Vos poètes préférés ?
Fernando Pessoa, René Char, Birago Diop, Mahmoud Darwich, Aimé Césaire, Vénus Khoury-Ghata…

Vos héros dans la fiction ?
Les vies minuscules.

Vos compositeurs préférés ?
Ceux qui donnent envie d'aimer la vie encore plus fort.

Vos peintres favoris ?
Ceux qui (ré)interprètent la lumière.

Ce que vous détestez par-dessus tout ?
La violence des pouvoirs.

Le fait militaire que vous admirez le plus ?
Je ne peux pas admirer un fait militaire qui, dans son principe même, est violent, destructeur et déshumanisant.

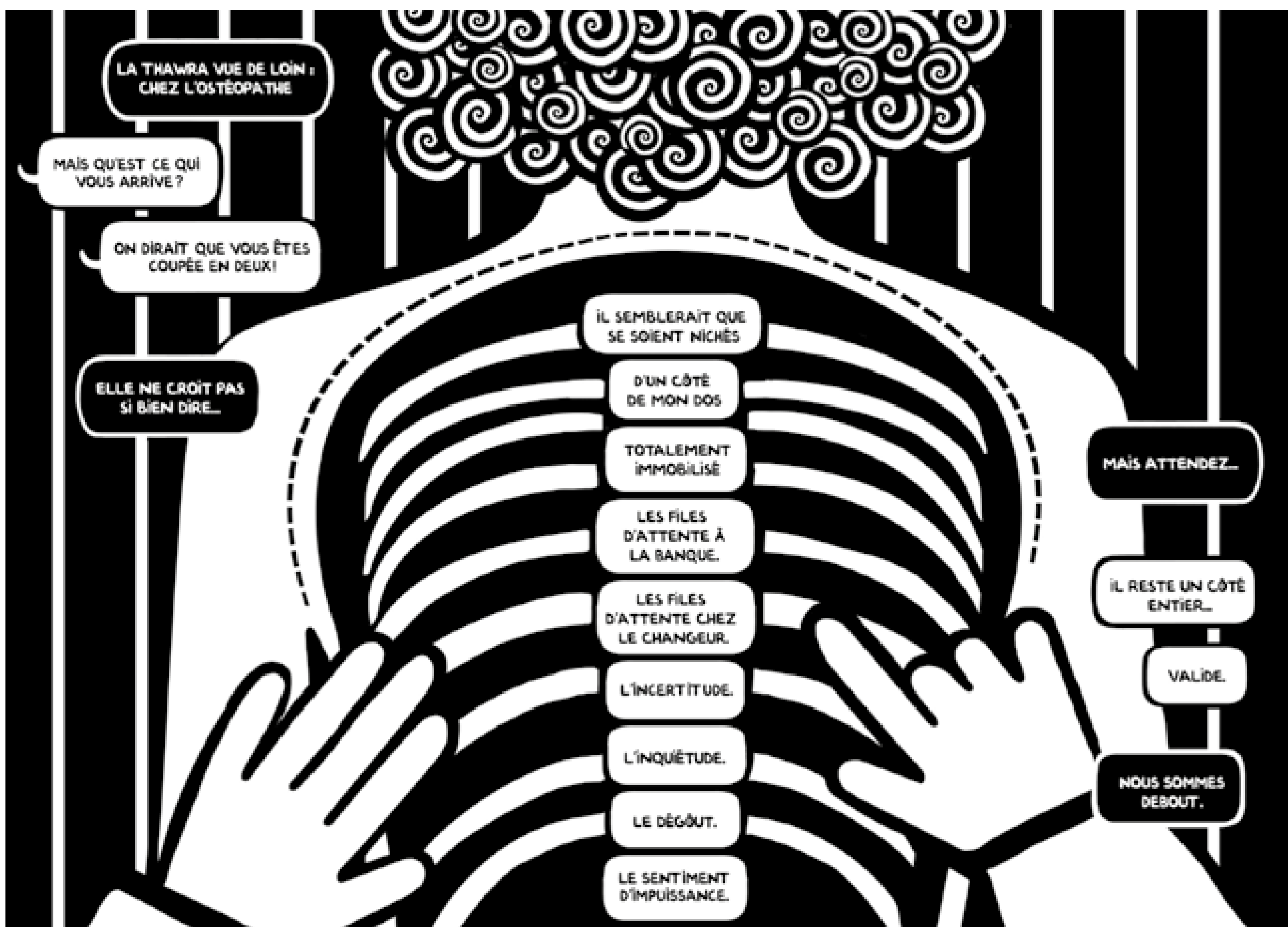
L'état présent de votre esprit ?
Un mélange de joie enfantine et de pensées sérieuses.

Comment aimeriez-vous mourir ?
Dans la sérénité de la traversée.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir ?
M'envoler.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence ?
Le mot « faute » est trop accusateur.

Zeina Abirached



LE PRINTEMPS DE BEYROUTH N'AURA PAS LIEU : ANALYSE DE L'ŒUVRE INACHEVÉE DE SAMIR KASSIR *de Julien Ricour-Brasseur,*

Du printemps avorté à la révolution d'octobre

Dans son ouvrage *Le Printemps de Beyrouth n'aura pas lieu : Analyse de l'œuvre inachevée de Samir Kassir*, Julien Ricour-Brasseur explore le travail, l'engagement politique de l'intellectuel beyrouthin et certains épisodes de sa vie durant la décennie qui a précédé son assassinat le 2 juin 2005.

Le livre s'articule autour de trois axes. Le premier dresse un portrait de Kassir à *« l'identité plurielle »*, libanaise, palestinienne, syrienne et française, passionné de la vie, de l'esthétisme et des arts, défiant les tabous politiques comme culturels, et bravant la censure et la peur jusqu'à son dernier souffle.

Le second axe présente son « Œuvre ». Celle illustrée par ses livres autour de la guerre du Liban, l'histoire de Beyrouth et le « malheur arabe », mais aussi par sa production journalistique dans le quotidien *an-Nahar*, et son expérience assez singulière dans le mensuel francophone *L'Orient Express* qu'il a fondé. Singulière car dans ce dernier, il se révéla surtout comme *« l'Arabe de gauche qui écrivait en français »*, à l'opposé d'une certaine tradition francophone libanaise, connotée plus à droite et plus « libaniste ».

Dans le troisième axe, Ricour-Brasseur développe la vision politique de Samir Kassir. Cette dernière s'est affinée dans la deuxième moitié des années 1990, à son retour de Paris pour enseigner à l'Université Saint-Joseph et écrire dans les colonnes d'*an-Nahar*. Ces années ont plus largement vu mûrir au sein de la gauche libanaise un discours critique sur la reconstruction du centre-ville de Beyrouth et les politiques économiques du Haririsme, sur l'hégémonie syrienne et surtout sur les pratiques des Services de renseignement, que Samir avait fait sien ; ce qui lui a valu de nombreuses intimidations (surveillance et confiscation de son passeport par la Sûreté générale) et menaces. Il a, dans la même période, contribué au Forum démocratique né officiellement en 2001 (après la fin de l'occupation israélienne du Sud-Liban), avant de co-fonder le Mouvement de la gauche démocratique.

La suite en 2005 est connue : de l'assassinat de Rafic Hariri au soulèvement de l'indépendance contre le régime syrien et ses alliés libanais, de l'espoir naissant, cette *« victoire de courte durée »* comme la qualifie à juste titre Ricour-Brasseur, aux élections parlementaires qui ont signé


D.R.

des compromis entre les ténors de la classe politique (des deux camps rivaux) et le maintien des équilibres confessionnels. Les possibilités de réformes politiques, économiques et sociales ont aussitôt avorté, quelques semaines seulement avant l'inhumation de Samir, tué dans l'explosion de sa voiture à Achrafieh.

Depuis, le Liban a connu une série de bouleversements politiques, de crises, de guerres, d'assassinats et de retournements d'alliances. Il a aussi vu naître des campagnes citoyennes réclamant des réformes, des mobilisations contre la corruption et les violations des droits humains. Et pendant que la société évoluait, qu'une nouvelle génération élaborait sa propre culture politique, rythmée par les révolutions et les contre-révolutions arabes, la même classe dirigeante et ses « élites » politico-financières stagnaient et tentaient par tous les moyens de préserver un statuquo protégeant leurs privilèges et biens (souvent mal acquis) ainsi que leur impunité.

Tous, cela veut dire tous !

En octobre 2019, à la surprise générale, un grand soulèvement populaire a éclaté dans le pays. Les scènes de rassemblements rappelant celles de mars 2005 ont, des semaines durant, eu lieu. Mais elles contestent cette fois tout un système, un modèle de gouvernance oligarchique, confessionnel, corrompu, raciste et patriarcal, qui n'a pas été touché en 2005. Dans les rues comme sur les réseaux sociaux (absents par le passé), à Beyrouth comme dans le Nord, la Montagne, le Sud et la Beqaa, des valeurs basées sur la liberté, la justice sociale, l'égalité entre hommes et femmes, l'indépendance du système judiciaire et le dépassement du confessionnalisme sont quotidiennement défendues.

« Le Printemps de Beyrouth » va-t-il enfin avoir lieu, en 2020 ?

La réponse réside dans la capacité du soulèvement révolutionnaire actuel à résister à la contre-révolution en cours, à la répression et à la violence qu'exercent les forces de l'ordre et les banques, et au nouveau gouvernement formé par le Hezbollah et ses alliés. Elle réside également dans la possibilité de sauver le pays de la faillite financière et d'opérer un changement irréversible dans les clivages, les mentalités et la conscience politique.

Il n'y aura probablement ni victoire décisive ni défaite inévitable. C'est toutefois un processus lent, long et risqué qu'il faudra patiemment accompagner et soutenir jusqu'à ce que s'esquissent des perspectives viables pour tous ceux et celles qui aspirent à vivre dignement dans la société libanaise. Celle que Samir et bien d'autres auraient aimé voir.

Ziad MAJED

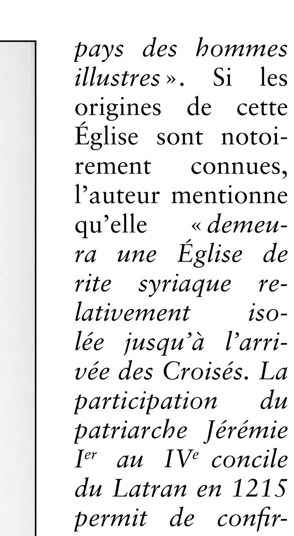
LES TABET, UNE HISTOIRE DE FAMILLE DES ORIGINES À NOS JOURS *d'Ibrahim Michel Tabet, éditions Antoine, octobre 2019, 224 p.*

La « saga » des Tabet

Alors que la tendance actuelle est à l'amnésie (partielle ou générale), Ibrahim Tabet nous propose une œuvre de transmission.

Auteur de nombreux ouvrages historiques sur le Proche-Orient et sur les religions, Ibrahim Michel Tabet entreprend d'écrire l'histoire de sa famille. Pour autant, ce n'est pas une collection de souvenirs personnels mais bien, une fois de plus, un travail d'historien, la « saga » des Tabet étant intimement liée à l'histoire du Liban.

L'auteur précise d'emblée que son intention n'est pas de citer tous les membres de sa nombreuse famille. De fait, il s'agit *« moins d'une chronique exhaustive que de bribes d'histoires »*. Tabet souligne que son patronyme est largement partagé ; qu'il existe des Tabet maronites mais aussi protestants, musulmans, druzes, juifs ou encore d'origine maghrébine. Le tout dispersé sur les cinq continents du fait de l'émigration. Toutefois, le point de départ, le village d'origine, lui, est clairement identifié : Akoura. Il en est de même pour le premier aïeul : l'émir rebelle du Mont-Liban, Ya'coub al-Maradi al-Akoury qui a gouverné le pays de 675 à 695. De sa lignée sont issus plusieurs *mokaddams* et émirs. La famille des Marada (*« révoltés »*) ou Mardaïtes (*« géants »*) est originaire d'une montagne à l'est d'Antioche, l'Amanus. L'auteur atteste que l'ancienneté du patronyme est confirmée. Ce n'est, en revanche, pas le cas des histoires proposées pour expliquer le sens qu'on lui attribue : celui de *« stable »* ou encore de *« ferme »* (*thabet*).



Descendant en ligne directe de Ya'coub Al-Maradi, la famille Tabet *« a joué un rôle pionnier dans l'histoire du Liban et celle de l'Église maronite, en donnant à ce pays des hommes illustres »*. Si les origines de cette Église sont notoirement connues, l'auteur mentionne qu'elle *« demeura une Église de rite syriaque relativement isolée jusqu'à l'arrivée des Croisés. La participation du patriarche Jérémie Ier au IVe concile du Latran en 1215 permit de confirmer et de renforcer son union avec Rome »*.

La famille Tabet se ramifie en plusieurs branches et en de très nombreux rameaux. Cette famille que l'on pourrait presque qualifier de tentaculaire se divise principalement en trois branches : les Tabet de Bhamdoun (les plus nombreux), ceux de Deir el-Qamar et ceux de Beyrouth.

L'arrivée des premiers immigrants chrétiens à Bhamdoun remonte au début des années 1540. Bien qu'appartenant à la communauté maronite minoritaire, *« les Tabet de Bhamdoun étaient considérés comme les fondateurs du village »*. Durant les événements de 1860, Bhamdoun qui bénéficiait de la protection des cheikhs Abdel Malak échappa *« au sort tragique des villages chrétiens de la région »*. Capitale des émirs du Mont-Liban, Deir el-Qamar a été victime, à deux reprises, en 1860 et 1983, *« de l'animosité druzo-chrétienne et des vicissitudes politiques »*.

Lorsqu'Ibrahim Tabet s'établit à Beyrouth en 1725, cette petite ville ne comptait alors que cinq à six mille habitants et était moins importante que Tripoli et Saïda. Promue au rang de capitale sous le Mandat français, Beyrouth devint une métropole économique et culturelle rayonnant sur tout le Moyen-Orient. *« Les Tabet de Beyrouth figurent parmi les plus anciennes familles maronites de la capitale aux côtés des familles de la grande bourgeoisie orthodoxe et sunnite »*.

Parce que la grande histoire rejoint la petite, parce que l'une se nourrit de l'autre, Ibrahim Michel Tabet survole, au fil des pages, les principaux événements qui ont façonné l'histoire du Liban, et ce de l'émirat à la guerre civile qui débuta en 1975. Il nous livre un très bel ouvrage émaillé de photos rares ayant une valeur historique incontestable mais aussi de photos plus personnelles ; un ouvrage dans lequel les vérités historiques se mêlent à des anecdotes et à des souvenirs emprunts de nostalgie. Toutefois, l'auteur a scrupuleusement veillé à ne pas *« écrire une histoire romancée »* et à adopter, dans la mesure du possible, un *« ton neutre »* et un *« style sans prétention littéraire »*.

De nos jours, *« la volonté d'entretenir la mémoire des ancêtres se perd »* ; c'est donc bel et bien une œuvre de transmission qui revêt une importance d'autant plus grande.

Lamia EL-SAAD

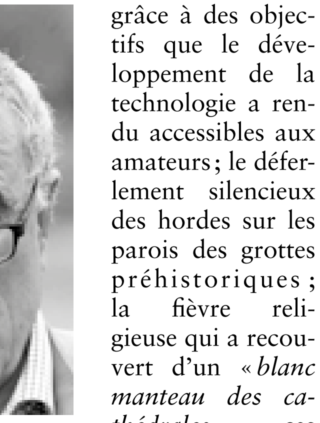
SAUVER LA BEAUTÉ DU MONDE *de Jean-Claude Guillebaud, L'Iconoclaste, 2019, 305 p.*

L'humanité par la beauté

« L'émerveillement n'est pas une simple émotion, mais une capacité de l'être ; il nous ouvre au monde, révèle heureusement notre ignorance et nous offre une forme de connaissance à la fois plus libre et plus intime. » Extrait de l'ouvrage *De l'émerveillement* du Michael Edwards, poète et professeur au Collège de France, auteur de nombreux essais sur la création littéraire et artistique, cette définition de l'émerveillement est une introduction parfaite au dernier en date des *« essais intimes »* de Jean-Claude Guillebaud, *Sauver la beauté du monde*, dont la bande en sous-titre recommande *« D'abord s'émerveiller »*.

« Le vrai émerveillement naît, non pas devant l'illimité de l'homme, mais devant l'inépuisable du réel », dit encore Edwards, et l'ouvrage de Guillebaud, c'est exactement ça : un essai pour répertorier ce réel, source d'émerveillement. Ses chapitres sont autant de balises d'un itinéraire d'une grande franchise, vers ce qui fait sens dans sa vie. Il se conclut par un réquisitoire impitoyable contre l'économie de profit qui, en détruisant la planète, en compromet irrémédiablement la beauté.

En ouverture, l'ouvrage nous parle de la résidence de campagne de Bunzac, en Charentes, que Jean-Claude Guillebaud et sa femme Catherine se hâtent de regagner au bout de deux jours trépidant de travail à Paris, et où ils passent les cinq jours restants de sa semaine, proche d'une nature *« inépuisable »*. La note dominante est ainsi donnée. S'émerveiller, c'est se convertir à un nouvel *« être-au-monde »*. À l'appui de cet aménagement intime et personnel, Guillebaud cite aussi bien l'encyclique *Laudato si* du Pape François, que l'œuvre du grand photographe et journaliste Yann Arthus-Bertrand affirmant : *« La révolution écologique sera spirituelle. »*


© Philippe Taris

Outre son refuge de campagne, sont également inépuisables, pour Guillebaud, le dépaysement par le voyage vers d'autres mondes, d'autres cultures ; l'observation du règne animal et des parades amoureuses des différentes espèces – avec une passion spéciale pour… les corbeaux ; l'univers étoilé photographié grâce à des objectifs que le développement de la technologie a rendu accessibles aux amateurs ; le déferlement silencieux des hordes sur les parois des grottes préhistoriques ; la fièvre religieuse qui a recouvert d'un *« blanc manteau des cathédrales »*, ces *« prières de pierres »* ; l'Europe aux XIIe et XIIIe siècle ; l'intelligence vivante des personnes douées d'une grâce naturelle (les *nice people*) ; les fulgurances des passions qui transfigurent la vie, non sans les réserves éthiques qui s'imposent… La liste n'est pas exhaustive. Guillebaud laisse de côté, par exemple, la passion de Dieu, qui a conduit tant de personnes à la sainteté, ou encore la passion de l'écriture, qui nous vaut tant d'étonnants chefs-d'œuvre.

Tous les chapitres de Guillebaud sortent droit de ses carnets de notes. Son livre semble porter cette fois, plus que d'habitude, la marque de l'autobiographie. Essayiste, éditeur, journaliste il nous parle de la quête de beauté qui le fait vivre. Pour l'essayiste, la beauté *« aide à faire advenir notre propre humanité »* ; *« la soif de beauté accompagne et favorise l'humanisation »*. Pour lui, le *« secret des cathédrales »* se trouve là, ainsi que celui des peintures pariétales, dont il met en question la fonction purement liturgique, du simple fait qu'elles se retrouvent dans les parties reculées des grottes. *« Par la beauté on accède aux valeurs abstraites »*, s'aventure à dire l'essayiste. *« La quête de la vraie beauté est elle-même un flamboiement obstiné, une gloire, une grandeur infinie par lesquels l'histoire humaine prend son sens. »*

Comme dans tous ses livres, Jean-Claude Guillebaud, ouvre, à vous en étourdir, une infinité de fenêtres vers d'autres auteurs, d'autres ouvrages. *Sauver la beauté du monde* parle librement de ses maîtres à penser parmi lesquels il classe, comme de *« belles personnes »*, le philosophe, économiste et psychanalyste athée Cornelius Castoriadis, le sociologue Edgard Morin et le théologien jésuite Michel de Certeau. Parlant de ce dernier, il dit : *« Au-delà des textes, j'ai beaucoup aimé qu'il fasse l'éloge du braconnage culturel, grâce auquel les non-spécialistes et les dominés se composent un espace propre. »*

Au bout du compte, une leçon de sobriété : *« Nous devons rompre avec la folle ambition du développement à tout va. (…) Tout projet politique, toute initiative dans ce domaine, devrait se fonder sur un impératif d'économie. Sera civique celui qui accepte de s'imposer cette discipline et cette retenue. »*

Fady NOUN

À voir

Sobhieh

D.R.

La dernière pièce de Josyane Boulos, mise en scène par Lina Abiad, est annoncée du 6 février au 1er mars au théâtre Monnot. Écrite en libanais et sous-titrée en français, elle a pour interprètes Maguy Badaoui, Josyane Boulos, Yara Zakhour et Hadi Abou Ayache, et raconte l'histoire de deux jeunes qui se retrouvent dans la montagne libanaise pendant la guerre des 33 jours en compagnie de deux sœurs un peu coincées... Une comédie romantique à ne pas manquer !

À lire

Parutions prochaines chez Gallimard

D.R.

On annonce chez Gallimard la parution prochaine de *Textes pour un poème* suivis de *Poèmes pour un texte* de la regrettée Andrée Chedid, avec une préface de son petit-fils Matthieu (parution le 19 mars), deux contes de JMG Le Clézio intitulés *Chanson bretonne* et *L'Enfant et la guerre* (parution le 12 mars), *Confessions* du Libanais Rabee Jaber (parution le 9 avril), *Avec les Kurdes* de Patrice Franceschi, *Le Pays des autres* de Leila Slimani, *Désir* de Philippe Sollers, *Kibogo est monté au ciel* de Scholastique Mukasonga, *Fille* de Camille Laurens, *J'irai nager dans plus de rivières* de Philippe Labro, *Dernier été* de Franz-Olivier Giesbert, *La Peau des nuits cubaines* de Salim Bachi, *Un Été à Miradour* de Florence Delay, *Le Cafard* d'Ian McEwan ou encore *Mon Cœur séditieux* de l'Indienne Arundhati Roy.

Le Secret Hemingway

Romancière ayant à son actif de nombreux succès dont *Agatha Christie, le chapitre disparu* et *Jours brûlants à Key West*, Brigitte Kernel aime mêler la réalité à la fiction et choisir, dans la vie des personnages qui l'intéressent, une tranche de vie ou un épisode qui aiguise sa curiosité. Dans *Le Secret Hemingway*, elle met en scène Grégory, le fils de l'auteur de *L'Adieu aux armes*, qui, bien que médecin marié et père de huit enfants de trois femmes différentes, décide à 64 ans de changer de sexe pour devenir « Gloria ». Écrit dans un style vif et percutant, ce roman passionnant évoque le combat et les souffrances d'un être qui se cherche et finit par s'assumer.

Jeunes et saints

Intitulé *Jeunes et saints* (éd. Artège), l'ouvrage d'André Bonet (qui a à son actif, entre autres, un admirable *Sainte Rita*) et Michel Bolasell nous emmène sur les traces d'une vingtaine de jeunes serviteurs de Dieu connus (comme Thérèse de Lisieux et Dominique Savio) ou méconnus, issus des cinq continents. Parmi eux, *« le saint martyr du Liban »*, Fathi Baladi, et Taïssir Tatios, né au Caire de parents libanais originaires d'Arménie. Des leçons de vie exposées avec ferveur pour nous remplir de foi et d'espérance.

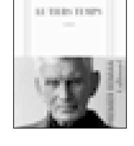
La Minute antique

D.R.

On savait Christophe Ono-dit-Biot romancier, chroniqueur et directeur adjoint de la rédaction du *Point*, on le découvre fin connaisseur de l'Antiquité. Son dernier livre, *La Minute antique : Quand les Grecs et les Romains nous racontent notre époque*, paru aux éditions de l'Observatoire, nous plonge dans le passé lointain pour mieux éclairer le monde contemporain, à travers d'habiles correspondances où l'on retrouve aussi bien Catilina, ancêtre de Mélenchon, et la princesse Philomèle, qui dénonça le Weinstein de son temps, que Socrate et les gilets jaunes, ou Homère et les robots. Avec érudition et humour, l'auteur mène la danse et rend hommage à l'altérité.

Samuel Beckett à l'honneur

En cette rentrée hivernale, deux livres évoquent la figure déroutante de Samuel Beckett, prix Nobel de littérature : *L'Amour ne se commande pas* d'Alexandre Najjar, paru le 2 février aux éditions L'Orient des livres, qui, à travers un récit intime à la deuxième personne, souligne l'importance des femmes et de l'amour salvateur dans la vie de l'auteur d'*En attendant Godot* ; et *Le Tiers temps*, premier roman de la journaliste Meylis Besserie (à paraître ce 6 février chez Gallimard) où Beckett, confiné dans sa maison de retraite, ressasse ses souvenirs…



Vénus Khoury-Ghata, la vie dans l'œuvre

TON CHANT EST PLUS LONG QUE TON SOUFFLE de Vénus Khoury-Ghata (Entretiens avec Caroline Boidé), *Écriture, 2019, 168 p.*

Depuis des décennies, Vénus Khoury-Ghata ne cesse, de livre en livre, de construire une œuvre prolifique, monumentale, dans laquelle une grande part est autobiographique, soit de manière clairement revendiquée, soit à travers le filtre de la fiction ou du dispositif poétique. Les lecteurs fidèles de Khoury-Ghata sont familiers depuis longtemps de la terrible existence de son frère, de la dureté de son père, de la figure de son deuxième mari, chercheur mort trop tôt, et de sa vie de jeune épouse abandonnée à elle-même dans ce qui devait être le bel exil parisien. Même dans les textes qui semblent nettement plus romanesques et où la fiction paraît jouer un plus grand rôle, on devine les dessous d'une histoire personnelle, comme par exemple à travers l'intriguant épisode mexicain de la vie de l'auteure. Certes, tous les écrivains nourrissent leur travail à partir de leur être et de leur expérience du monde, jusqu'à en faire la matière déclarée de leurs livres. Mais rares sont ceux chez qui les jeux du chat et de la souris entre réalité et fiction ont été si forts, et chez qui simultanément la vie et l'œuvre se seront aussi voracement entredévorées.

Tout cela, on en a la confirmation éclatante grâce aux entretiens de Vénus Khoury-Ghata avec Caroline Boidé, publiés récemment par les éditions Écriture dans un ouvrage composé également de divers textes de Khoury-Ghata (et de Caroline Boidé), parmi lesquels on peut retrouver l'hommage posthume de l'écrivaine à sa sœur, la romancière May Menassa, hommage publié à l'origine dans *L'Orient littéraire*.

En douze chapitres de questions-réponses, Vénus Khoury-Ghata raconte sa vie de manière quasi chronologique, sans s'empêcher néanmoins de se livrer à des digressions ou à brouiller parfois les cartes en anticipant les questions et en devançant le propos. On la retrouve parlant de son enfance


D.R.

et des rares souvenirs d'une maison presque bucolique dans un Baabda encore agraire, avant de la suivre avec sa famille à Beyrouth, dans ce quartier relativement populaire immortalisé par nombre de ses ouvrages. Elle revient sur le martyre de son frère, sur la figure difficile de son père et sur celle, résignée, de sa mère. Suivent l'épisode du mariage avec un très riche entrepreneur qui la sort de sa condition, sa rencontre avec l'homme de sa vie, Jean Ghata, qui l'emmène à Paris, puis son existence de veuve abandonnée avec une petite fille et enfin sa carrière d'écrivain, sur laquelle elle revient pour démentir sa réputation de femme fatale, de muse et d'égérie, revendiquant, comme elle le fait toujours drôlement dans ses livres, une existence partagée entre l'écriture et la cuisine, entre la poésie et les pots de confiture – confiture et cuisine dont bénéficièrent néanmoins bien des célébrités que Khoury-Ghata évoque aussi, d'Alain Bosquet à René de Obaldia en passant par le peintre Roberto Matta.

> **Vénus Khoury-Ghata a le don de transformer en littérature la matière la plus élémentaire.**

Beaucoup de ces histoires, on les connaît par les ouvrages de Vénus Khoury-Ghata. D'autres sont neuves et inédites. Mais on prend à leur évocation tout le long de ces entretiens le même plaisir que celui que l'on a en lisant les romans ou la poésie de l'auteure, parce que, même en se racontant à bâton rompu, en bavardant presque, Vénus Khoury-Ghata a le don de transformer en littérature la matière la plus élémentaire, d'en faire quelque chose de romanesque, tantôt épique, tantôt dramatique et burlesque, comme lorsqu'elle raconte les origines incroyables et les tribulations de Jean Ghata et de son père, ou quand elle évoque cette image de son premier époux s'emportant, à la manière du célèbre empereur perse, contre la mer qui lui a pris ses bulldozers lors d'une tempête (…et qui les lui rend !). Et puis ces entretiens sont aussi l'occasion de confidences sur son travail d'écrivain, sur la genèse de certains de ses personnages, sur la solitude qu'a créée l'écriture chez elle, son incapacité à faire autre chose que de transformer la vie en mots, et en livres, et à vivre davantage avec les êtres créés de toutes pièces, même à partir du réel, que dans le réel lui-même.

Charif MAJDALANI

Romans

L'amour, en d'autres temps

THÉÂTRE DES NUITS de Carl Aderhold, *Stock, 2019, 300 p.*

Carl Aderhold, historien de formation et romancier par vocation, nous convie à son *Théâtre des nuits* (Chez Stock, Arpège), un roman qui se situe pendant la guerre 14-18. On n'y trouvera pas de descriptions de combat, à l'exception de la scène inaugurale, mais la résurrection d'un monde parisien oublié : le petit peuple cher à Henri Calet, la pègre de Francis Carco, et surtout le théâtre d'alors, incroyablement riche, avec ses auteurs, Eugène Morand (père de Paul), Abel Mourron, Abraham Dreyfus, ombres parmi les ombres.

« Les théâtres avaient rouvert. "Une ville sans spectacle est une ville vaincue", avait déclaré Gallieni, le gouverneur militaire de Paris. Le public voulait des pièces patriotiques. (…) Puis les gens s'étaient lassés. Les drames, les vaudevilles avaient repris. »

Blanche Beaulieu, jeune comédienne de boulevard à l'Ambigu, s'est amourachée d'un mauvais garçon, Victor. Elle ne l'aime pas vraiment, le craint même. Pour lui, elle trempe dans des arnaques dangereuses. La prostitution la guette, mais femme de tête, elle n'aura pas le destin de la Marthe de Huysmans.

Avec Carl Aderhold, on apprend décidément beaucoup de choses : en ce temps d'hécatombe, l'administration française avait embauché en priorité les veuves pour annoncer les décès aux épouses. Victor a donc trouvé une nouvelle combine : Blanche sera une de ces veuves, avec la mission d'extorquer quelque argent aux pauvres femmes bouleversées. Elle s'y essaie, le cœur brisé par le remords. Par chance, dans une des maisons qu'elle visite, elle retrouve un dramaturge, Abraham Dreyfus qui, sans être dupe de la tromperie, a apprécié son jeu d'actrice et lui donne un rôle dans sa nouvelle pièce. Il lui enseigne l'art de la comédie. Elle s'y applique, bien que poursuivie par Victor qui n'entend pas lâcher sa proie.

Blanche est embarquée avec une troupe de comédiens vers le front pour y jouer devant les soldats. À sa tête, Sarah Bernhardt : *« À soixante-dix ans passés, Sarah s'était empâtée. Sa chevelure d'un noir si dense tirait désormais sur le roux. Une teinte étrange comme sa tenue, débordements de plumes, de fanfreluches, de bijoux imposants. Toute trace de vie s'était réfugiée dans son sourire. Il happait le regard, l'empêchait de s'attarder sur son excès de fard, l'éclat absent de ses yeux en amandes, mangé par la chassie des souvenirs. »*

Étrange voyage que celui de Blanche, à la frontière du *no man's land*. C'est là, non loin des tranchées, qu'elle rencontre Antoine, un des chauffeurs des comédiens, homme taciturne, mystérieux : *« Plusieurs hommes se terraient en lui. (…) Le soldat à l'œil sans éclat, les lèvres serrées, le visage anonyme qui ne laissait aucune impression. (…) Le type buté, méfiant. »* Il y a une très belle scène qu'il ne faut pas déflorer ici, mais où l'amour, on le verra, naît de la comédie de l'amour.

De retour à Paris, Blanche poursuit sa carrière dans le cinéma naissant, et y rencontre les cinéastes du temps, dont le grand Feuillade dont les films captivèrent cette génération sacrifiée. Mais elle n'a pas oublié Antoine. Que devient-il là-bas sur le front, sous les ordres d'un capitaine ombrageux ?

La différence entre les bluettes à prétention littéraire et les beaux romans, c'est le réalisme sans concession, la précision des termes, la description minutieuse des psychologies qui se manquent et se heurtent. L'auteur excelle à décrire la naissance du sentiment. On ne « tombe » pas amoureux comme cela… Quoi qu'on en dise.

Mais arrêtons-là, car il faut lire *Le Théâtre des nuits*, avec son histoire forte insérée harmonieusement dans la « grande », et si poétique aussi, avec Paris en toile de fond. *« (…) le gris de Paris, si particulier en son dégradé, un arc-en-ciel de mélancolie qui s'adaptait à l'humeur de chacun. » « L'obscurité avalait les façades, les trottoirs. L'or lumineux des cabarets charriait des femmes aux rires enivrants. »* On songe aux tableaux d'Édouard Cortes.

Comme Flaubert avec son *Salammbô*, Carl Aderhold n'avance rien qu'il ne puisse prouver par un texte. Et on lit, sans s'en rendre compte, avec un plaisir qui ne se dément pas, l'aventure de Blanche, avec en « prime » la redécouverte d'une époque : miracle de la littérature que de nous transporter ainsi en d'autres temps, et nous les faire revivre !

Hervé BEL

Flaubert : de la mission d'Égypte à *Madame Bovary*

C'EST LA FAUTE À FLAUBERT de Mohamed Taan, *Saint Honoré éditions, 2019, 326 p.*

Libanais né en Côte d'Ivoire et chirurgien de profession, Mohamed Taan dédie son temps parallèle à la production littéraire. Dans sa dizaine de romans, pièces de théâtre et scripts de films, il n'a de cesse d'interroger, émigré entre deux cultures, l'histoire de l'Orient arabe, de ses peuples et de sa relation avec l'Occident. Dans son dernier roman historique *C'est la faute à Flaubert*, publié aux éditions Saint Honoré, il emmène le lecteur dans les méandres du *Voyage en Orient* de l'écrivain rouannais, et le dépose de plain-pied dans l'Égypte de Abbas Pacha, successeur du vice-roi Mehemet Ali. Aux ambitions modernisatrices de ce gouverneur d'origine albanaise qui avait dirigé la réoccupation de l'Égypte après le départ des troupes napoléoniennes, répond le saint-simonisme teinté de franc-maçonnerie d'une mission d'élites envoyée par Napoléon III pour étendre l'influence de la France, effondrer l'Empire ottoman et poursuivre l'œuvre interrompue de Bonaparte. Égyptologie et orientalisme passionné sous-tendent l'atmosphère de cette mission.

Parmi les émissaires de Napoléon III, un drôle de tandem formé de Maxime du Camp, photographe, et de Gustave Flaubert, écrivain rongé d'incertitudes. Ils resteront en Égypte d'octobre 1849 à juillet 1851. Flaubert est encore, à son arrivée, marqué par une attaque d'épilepsie (ou nerveuse) survenue peu de temps avant son départ. Dès qu'il pose le pied sur le sol d'Égypte, il est pris d'une ferveur qui ne l'abandonnera plus tout au long de son séjour. Le roman s'ouvre sur un tableau de Mehemet Ali recevant des scientifiques français, notamment le père Lambert Bey, disciple du père Enfantin, venus porter aux Égyptiens le progrès technique français sans chercher à les convertir, principe du saint-simonisme. Abbas Pacha, wahhabite qui prend le pouvoir après son grand-père, se montre hostile, pour sa part, à toute forme de progrès scientifique. Ce dernier met à la porte tous les étrangers. Abbas Pacha sera égorgé par ses propres hommes, lassés de sa cruauté.

Si Maxime Du Camp a pour mission de documenter la vie en Égypte et les monuments du pays qui suscitent passion et curiosité auprès de l'Europe du XIXᵉ siècle, Flaubert, quant à lui, est chargé d'une mission moins claire par le ministère de l'Agriculture et du Commerce. Les deux compagnons, fils de médecins rouannais, sont imprégnés de cette culture propre aux saint-simoniens et francs-maçons à laquelle appartient pratiquement toute la société scientifique française, notamment les membres de la Faculté.

Cependant, Flaubert, vivant mal son homosexualité depuis l'enfance, incertain de sa propre identité sexuelle, trouve en Égypte une terre d'un érotisme redoutable qui met le feu à tous ses sens dès qu'il y met les pieds. À cette époque, il entretient encore une relation plus ou moins houleuse et essentiellement épistolaire avec la poétesse Louise Colet. Mais dans la chaleur égyptienne, ce sont surtout les bordels et leurs *almées* (*« savantes »* sur lesquelles Flaubert fonde de grands espoirs quant à son *« éducation »* sexuelle) qui attirent l'écrivain. Parmi ces *almées*, Flaubert semble épris d'une certaine Kutchuk Hanem avec laquelle il aurait eu, selon ses propres récits, des exploits sexuels devenus légendaires. Cependant, Mohamed Taan affirme dans l'épilogue de son roman que Louise Colet, revenant sur les pas de Flaubert en Égypte, *« par jalousie et parce qu'elle éprouvait encore de l'amour à son égard »* s'était mise à la recherche de Kutchuk Hanem à Esneh sans en jamais retrouver la trace. *« Pourtant,* ajoute l'auteur, *cette almée était devenue l'égérie de pas mal d'auteurs et de peintres, de médecins et d'orientalistes. »* A-t-elle jamais existé ?

Au final, Flaubert se sera détourné de tout ce qui concernait sa mission égyptienne, les temples comme les pyramides, le Sphinx, ou tout ce qui excitait l'imaginaire européen ne lui ayant inspiré que l'ennui. En revanche, c'est peu dire que son corps a exulté, donnant enfin libre cours à son homosexualité longtemps réprimée par le carcan social rouennais. L'histoire de cette période se poursuivra sans les Français, déjà dégoûtés par le règne sadique et mégalomane d'Abbas Pacha qui avait entre-temps réservé ses faveurs à la Grande Bretagne, celle-ci semblant un meilleur appui à ses ambitions.

Libéré grâce à l'Égypte des tabous qui bridaient son écriture, Flaubert livrera à son retour en France un roman jugé scandaleux qui marquera néanmoins jusqu'à nos jours le patrimoine littéraire de l'humanité : *Madame Bovary*.

Fifi ABOU DIB

LA LOI DU RÊVEUR de Daniel Pennac, *Gallimard, 2020, 176 p.*

Docteur Pennac et Mister Daniel

Au sortir d'un coma, le célèbre écrivain a imaginé ce livre brillant, où il s'amuse à jouer avec la réalité et la fiction.

C'est sur son lit d'hôpital, suite à un accident avec la méchante ampoule d'un projecteur de cinéma, que Daniel Pennac, de sortie du coma, a imaginé *La Loi du rêveur*, l'un de ses livres les plus espiègles, où l'écrivain mystifie d'abord son lecteur, puis démythifie son art et ses sortilèges. À moins qu'il ne s'agisse là d'une autre supercherie, et que ce diable de conteur ne nous piège encore au cœur de sa toile romanesque.

Ça commence comme un récit autobiographique d'initiation : c'est à dix ans, dans le chalet familial du Vercors, que le jeune Daniel Pennachionni (son nom pour l'état civil) s'est aperçu qu'il était écrivain, parce qu'il retranscrivait ses rêves et ses cauchemars à l'attention de Louis, son meilleur copain, son premier public. Lequel, bien sûr, succombait au bagout de son pote. Deux rêves, en particulier, revenaient en boucle. Daniel, dont la mère, un temps modiste à la mode avant de renoncer à son art pour élever sa marmaille, avait travaillé pour Fellini à Cinecittà, se voit en conversation avec le maestro Federico, son cinéaste favori. *« J'aurais pu connaître Fellini ! »* se dit-il. Dans un autre songe, devenu plongeur sous-lacustre, il retrouve


D.R.

un village englouti, où il reconnaît la maison de ses grands-parents, avec la cheminée en marbre du salon, et une statue de Saint-Sébastien au-dessus du lit de la grand-mère, dans la chambre.

Et c'est ensuite, devenu écrivain à succès grâce à sa saga de la famille Malaussène, et auteur d'une série pour la jeunesse, les *Kamo* (publiés dans la collection « folio junior », chez son éditeur Gallimard) qu'il écrit cela, un été, dans la cabane de son jardin du Vercors, celui de la maison de famille, entouré de tous les siens. Y compris ses petits-enfants turbulents. Sauf que tout cela n'est qu'illusion, supercherie. Roman, en un mot. Et Daniel Pennac, tel un prestidigitateur, accepte de révéler l'envers de son décor, tous ses meilleurs trucs. Aucun contact entre sa mère, femme de militaire demeurant au foyer pour s'occuper de ses fils, et Fellini. L'ami Louis n'a jamais existé, c'est un personnage des *Kamo*. On ne voit pas bien Pennac en scaphandrier. La modeste maison de sa grand-mère n'a jamais eu de cheminée en marbre. La ferme « familiale » du Vercors, c'est l'écrivain qui l'a achetée en 1995, et y ajouta sa fameuse cabane quinze ans plus tard ! Le seul élément qui soit authentique dans cette avalanche de « mensonges », c'est son goût pour le théâtre, qui l'occupe pas mal ces dernières années.

Pennac, tel un auto-analyste, ce qu'est un peu tout écrivain, tente avec les éléments de réel qui ont pu devenir des matériaux, fournir la matière de ses rêves. Ainsi, une de ses amies niçoises, Françoise, a retrouvé son histoire de village englouti, les Salles-sur-Verdon, et le Saint-Sébastien, dans un film. L'écrivain assume tout, revendique sa fantaisie, son imaginaire, son droit à la fiction. Ce faisant, il nous donne une jolie leçon de littérature, drôle et décomplexée, telle qu'il l'enseignait jadis à ses élèves, sans doute pas mal déconcertés par ses cours peu académiques, mais surtout ravis. Aujourd'hui nous, lecteurs des livres de l'écrivain Daniel, sommes tous un peu les élèves du Docteur Pennac.

Jean-Claude PERRIER

Toni Morrison : à la recherche d'une voix exclusivement noire

Toni Morrison, Prix Nobel afro-américaine disparue en août 2019, est souvent présentée comme une femme sage et généreuse, une écrivaine dotée d'une grande aptitude à l'empathie. Cela est indéniablement vrai. Mais, à trop y insister, on risque d'obscurcir l'essentiel : la radicalité de son projet romanesque, ainsi que de sa critique de la société et de la littérature américaines. En guise de preuve, une seule citation suffit : « *Je voulais simplement écrire une littérature qui soit irrévocablement, incontestablement noire, non pas parce que ses personnages l'étaient, ni parce que je l'étais, mais parce qu'elle assumait comme tâche créatrice et cherchait comme lettres de noblesse les principes reconnus et vérifiables de l'art noir.* »

La Source de l'amour-propre, dernier ouvrage publié du vivant de Toni Morrison, rassemble quarante-deux discours et conférences où se donne à lire l'articulation entre sa critique de l'américanité et son esthétique romanesque. Cette articulation se fait par le biais de la question raciale. « *Quelles qu'aient été les incursions faites par mon imagination,* écrit-elle, *le gardien, dont les clefs cliquetaient toujours à portée de mon oreille, c'était la race.* » Pour Morrison, le problème de la race réside encore aujourd'hui au cœur de la nation américaine ; presque tous les débats publics, qu'ils portent sur l'économie, l'enseignement, le logement, le système de santé, la criminalité, les prisons, l'armée, etc., font implicitement référence à la question suivante : que faire des Noirs ?

> Toni Morrison a décidé d'écrire non pas contre le regard des Blancs, mais en dehors de lui.

Pour comprendre la centralité du problème de la présence afro-américaine, il faudrait remonter aux temps de la formation de l'identité nationale et voir comment s'est forgé le mythe de l'individualisme spécifiquement américain (le fameux *self-made man*). Le rêve américain, socle de cet individualisme, est celui de l'auto-engendrement d'un homme nouveau, autonome et libre, affranchi des servitudes de l'Ancien Monde. Et, selon Morrison, cet homme américain prototypique est, par essence, un homme blanc ; non pas parce que la couleur de la peau des immigrants venus d'Europe est blanche, mais parce que cet individu nouveau est, sur le plan imaginatif, « *façonné et déterminé par la présence de l'Autre racial* » : l'esclave noir, non libre et non autonome. « *Ce qui est caractéristique du Nouveau Monde,* affirme Morrison, *c'était, premièrement, sa revendication de liberté et, deuxièmement, la présence de l'élément non libre au cœur de l'expérience démocratique : l'absence cruciale de démocratie, son écho, son ombre, son silence et sa force silencieuse dans l'activité politique et intellectuelle de certains non-Américains. Les traits distinctifs de ces non-Américains étaient leur statut d'esclave (…) et leur couleur.* »


D.R.

Morrison considère que l'esclavage américain a ceci de particulier qu'il s'est transformé en « *ténacité du racisme* ». Les esclaves étaient identifiables par des signes raciaux, par la couleur de leur peau, ce qui, une fois l'esclavage aboli, a entravé la capacité des générations ultérieures à se fondre dans la population générale, perpétuant le mépris attaché au corps noir. « *Dans ce racisme, le corps-esclave disparaît, mais le corps noir demeure et se transforme en synonyme de population pauvre, en synonyme de criminalité et en déclencheur d'une politique publique* » qui, en jetant un nombre monstrueusement élevé de Noirs en prison, reconstruit le corps-esclave afin de produire une main-d'œuvre gratuite.

L'Autre racial est consubstantiel non seulement à l'identité de la nation américaine, mais aussi à sa littérature canonique. Pour Morrison, la présence noire est essentielle à la compréhension de la littérature américaine (blanche) car, tout simplement, celle-ci a pour thème majeur la construction d'un nouvel homme blanc. Cette littérature aurait donc pour obsession la question de la noirceur, une obsession souvent refoulée ou reléguée à l'arrière-plan. En analysant certains classiques du roman américain tels que *Huckleberry Finn* et *Moby Dick*, Morrison tente de démontrer que la noirceur maîtrisée ou supprimée s'est objectivée dans la littérature américaine sous la forme d'un personnage noir ayant pour fonction d'incarner ou d'exorciser les hantises du nouvel homme blanc ; selon cette perspective, le rôle joué par ce personnage noir a contribué largement à fournir à cette littérature ses caractéristiques distinctives.

Au sein d'une telle littérature, et dans une société pareille, l'individu noir a pour fonction, entre autres, de servir à la construction et à la consolidation de l'identité blanche. Il est exploité, littéralement et métaphoriquement, et l'on parle à sa place, tandis que la parole ne lui est presque jamais accordée. Comment peut-il alors, au sein de ce système politique et culturel, retrouver une voix qui lui est authentique ? Selon Morrison, cela a déjà été accompli : les Afro-Américains ont créé leur propre culture, dont le jazz (en tant que musique, mais aussi en tant que phénomène culturel dépassant la sphère de la musique) n'est qu'un élément parmi beaucoup d'autres. Pour pouvoir parler authentiquement de son peuple, Toni Morrison a décidé d'écrire non pas contre le regard des Blancs, mais en dehors de lui. Autrement dit, elle s'est assigné une tâche d'une radicalité inouïe, tout en sachant que sa pleine réalisation est probablement impossible : écrire des romans en se situant totalement en dehors de l'histoire littéraire occidentale qui, d'après elle, est dominée par le regard omniscient et la voix omniprésente du maître blanc.

Mais en gelant toute dette littéraire envers l'Occident, que lui restait-il, en tant que matière première, pour construire son univers romanesque ? Trois éléments ou sources d'inspiration : sa propre mémoire, les récits d'esclaves et la culture noire, c'est-à-dire l'art, la musique, les mythes, le folklore et la tradition orale créés par les Afro-Américains pour exprimer leur vécu. « *Dès le début,* écrit-elle, *j'ai revendiqué un territoire en insistant pour être définie comme femme de lettres noire exclusivement intéressée par les facettes de la culture africaine-américaine. J'ai fait ces déclarations catégoriques pour imposer à tous les lecteurs cette visibilité dans la culture africaine-américaine et la nécessité de cette culture à mon travail (…) Cela me semblait un moyen d'enrichir le dialogue entre les cultures.* »

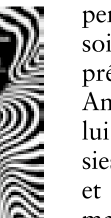
Tarek ABI SAMRA

La Source de l'amour-propre de Toni Morrison, traduit de l'anglais par Christine Laferrière, *Christian Bourgois, 2019, 432 p.*

Romans

Prisonnière du patriarcat druze

L'Échelle de la mort de Mahmoud Azzam, traduit de l'arabe (Syrie) par Rania Samara, *Actes Sud, 2020, 112 p.*



Dans le pays druze du sud syrien, appelé *Djebel el-arab* (la montagne des Arabes), en guise d'hommage à la bravoure de ses combattants dans leur résistance contre l'occupation française, certaines femmes ont le diable au corps. Salwa en est une et l'on suppose forcément que cette urgence charnelle chez les femmes se paie au prix fort dans une société patriarcale de moissonneurs de blé où la virilité est un accessoire indispensable à la respectabilité sociale. Encore très jeune, le mariage arrangé s'est imposé à Salwa comme une évidence, comme le seul moyen de se libérer d'un oncle qui ne lui a jamais montré aucune sorte d'affection après la mort de son père et la fuite de sa mère. Le mari Said Outhman sortait d'une relation charnelle (d'autant plus fougueuse que les interdits et les frustrations s'accumulent) avec sa propre belle-mère, la deuxième femme de son père. Pourtant ce Thésée sans emploi qui lui permet de subvenir aux besoins de sa nouvelle famille préfère l'émigration aux Amériques laissant derrière lui un entrelacs de jalousies et de désirs inassouvis et abandonnant sa jeune mariée aux bons soins de son père, faible caractère et régnant sur une maisonnée de femmes. Elle était une beauté prisonnière d'un beau-père et d'une culture germinicide : « *Avec sa jupe plissée blanche, son chemisier ajouré au col ondulé et amidonné, sa longue tresse, elle avait l'air d'un lumineux bouton de rose éclairé par les rayons de soleil qui filtraient par la fenêtre grillagée.* » Elle finira pourtant au hasard des rares festivités ou des besognes quotidiennes dans les champs par rencontrer un jeune homme qui s'enflamme pour elle. Une rencontre fortuite, un regard entendu suffisent à provoquer le coup de foudre de part et d'autre. Petit à petit, l'idée de la fugue s'impose pour contourner l'interdiction de jouir d'un plaisir défendu et les deux amoureux partent un jour avant l'aube, esquivant les moissonneurs de nuit, se réfugier chez un notable druze qui aurait promis de les protéger ou d'assurer leur évasion. La jeune femme est toujours mariée officiellement, les choses tournent mal et la solidarité entre patriarches conservateurs ne joue pas en faveur de Salwa. Son compagnon d'aventure ne sera nullement dérangé quoiqu'il sera l'ombre de lui-même après sa séparation forcée avec Salwa. Le châtiment sera pervers et atroce, à l'image de ces paysans rusés et sans cœur, et le livre s'ouvre et se ferme sur une chambre condamnée où Salwa reçoit chaque jour des mains des sœurs de son mari un pain dont la pâte a été mélangée à des… bris de verre.

L'on comprend mieux après ce procès cinglant d'une société cruelle et de ses traditions qu'un des romans de l'auteur, *Qasr el-matar,* (*Château de la pluie*) ait été condamné par une *fatwa* des dignitaires religieux de sa propre communauté. C'est que Mamdouh Azzam, né en 1950, est druze lui-même et il habite toujours à Soueyda, la capitale du canton et *L'Échelle de la mort* est son premier roman après deux recueils de nouvelles. Écrit et publié il y a plus de trente ans, ce roman d'une centaine de pages qui mérite mieux la catégorie de « *nouvelle bien fournie* », conserve une concision d'écriture moderne et décrit avec beaucoup de sensibilité le quotidien tourmenté d'une femme dont le seul crime aurait été l'amour et le désir de liberté. C'est le monde du point de vue des victimes, c'est la vengeance par la fiction.

Jabbour DOUAIHY

Le mystérieux destin d'Alfred Jauffret

Lauréat du prix Femina et du prix Renaudot de la nouvelle pour ses *Microfictions*, Régis Jauffret vient de publier *Papa*, qui évoque le mystère de son père Alfred que sept secondes d'un documentaire télévisé sur la police de Vichy montrent menotté, encadré par deux hommes de la Gestapo, un matin de l'an 1943…

Papa de Régis Jauffret, *Le Seuil, 2020, 200 p.*

À la vue de ces images, Régis Jauffret est troublé : « *Moi, le conteur, le raconteur, l'inventeur de destinées, il me semble soudain avoir été conçu par un personnage de roman.* » Pourquoi son père, mort trente ans plus tôt et donc réduit à l'état de « *momie* », aurait-il été arrêté, lui qui était presque sourd – comme Beethoven qu'il admirait – et donnait l'impression d'être sans histoires, « *terne* », voire insignifiant ? « *Le plus glaçant était le peu que les gens trouvaient à dire de lui. On avait l'impression qu'il avait à peine existé* », admet même son fils. Dans un style maîtrisé, émaillé de formules efficaces (« *La réalité justifie la fiction* » ; « *Je t'aime au bénéfice du doute* »), de comparaisons saisissantes (« *Il vivait dans une cahute d'indifférence qu'il transportait comme l'escargot sa coquille* » ; « *Il se claustra dans sa tête comme dans un tank* ») ou de vocables inattendus (« *cadeauter des femmes* »), avec beaucoup d'humour malgré la gravité de certaines situations (« *Drôle d'emplette que de choisir la boîte dans laquelle on va visser son père* »), Régis Jauffret « *essore sa mémoire* », reconstitue comme un puzzle les souvenirs qu'il a partagés avec ses parents – parfois même il en invente – dans l'espoir d'y retrouver des indices qui lui auraient échappé, tout en admettant qu'« *on est toujours lacunaire quand on essaie d'inventorier sa vie* ».


D.R.

Alfred n'était pas disert : « *Tu ne me parlais pas de ton vivant, tu te tais mort, comment veux-tu que je fasse semblant de t'aimer ?* » se demande son fils qui, à travers les mots, cherche à combler le fossé affectif qui les sépare. « *Je projette de le restaurer sur les ruines de ma mémoire, analysant le moindre fragment pour essayer de le rebâtir sans tous ces vices de construction qui l'ont empêché d'être lui* », écrit-t-il avec émotion. On songe par moments à *Un pedigree* de Modiano – avec le détachement en moins. L'auteur mène l'enquête lentement, pas à pas, en formulant toutes sortes d'hypothèses, pour faire durer suspense et plaisir. Quand il s'égare, on se perd avec lui, et l'on comprend en cours de route que se réconcilier *post mortem* avec son père est, pour lui, bien plus important que de trouver la vérité – si tant est qu'elle existe. Au final, ce livre réussi est moins une enquête que l'histoire d'une reconquête.

Alexandre NAJJAR

Sur les rives de la misère

Avec ce roman dont le titre est inspiré d'une chanson de Feyrouz, Youssef Fadel, écrivain marocain, clôt superbement une trilogie qui vient enrichir son œuvre prolifique.

N'appelle pas, il n'y a personne de Youssef Fadel, traduit de l'arabe par Philippe Vigreux, *Actes Sud, 2019, 400 p.*

Si dans les deux premières parties il est question de l'arbitraire du pouvoir royal, des intrigues de la cour ainsi que de la répression qui a suivi l'attentat manqué contre le roi en 1972, ce troisième volet aborde la pauvreté comme thème transversal. Il y dénonce les conditions socio-économiques d'une partie de la population, résultant de la politique pratiquée durant le règne de Hassan II.

C'est une histoire à plusieurs voix dont le décor central se situe dans le chantier de la Grande mosquée de Casablanca. On y rencontre la petite communauté investie dans la construction du monument sacré. Une main-d'œuvre que l'histoire ne retiendra point et qui, somme toute, viendra se rajouter à une cohorte d'âmes sacrifiées sur l'autel de la gloire monarchique et de la foi.

Dans la multitude de détails ponctuant les histoires de vies, l'on perçoit un contraste saisissant entre une misère sans commune mesure et la somptuosité d'un monument vertigineux. Osmane est le personnage principal. Fils d'un des artisans qui sculptent le plafond de la mosquée, il rêve d'une autre vie, d'un ailleurs. Il n'est pas le seul. Face à l'ouverture qu'offre le paysage de la mer, ils sont nombreux à se heurter à son horizon pourtant fermé. Il y a Kika, son meilleur ami, compagnon de misère avec lequel le temps infiniment long ne fait que figer leurs espérances. Puis il y a les autres personnages de cette communauté entassée dans un bidonville livré à l'humidité, aux embruns de l'océan et auquel ils sont pourtant profondément attachés : « *Changer de logement nous priverait des seules choses qui nous faisaient nous sentir vivants : la mer, la plage et cet air marin qui apporte le matin une odeur d'algues jusqu'au cœur des maisons. Le spectacle de la mer à deux pas de chez nous nous donnait le sentiment que la vie valait la peine d'être vécue. Ce n'était pas par hasard qu'on avait construit la mosquée dessus.* »

Dans ce roman aux allures de tragédie se jouent des rapports de domination de classe d'âge et de sexe. La virilité mise en scène n'est qu'une pathétique gesticulation pour garder la face quand la dignité et les corps ont été broyés. Elle s'abat sur des êtres encore plus vulnérables et non moins lucides : les femmes. Toutes celles croisées sont un miroir de la misère des hommes qui les oppriment. Naïma, qui avait quitté son village natal pour faire carrière revoit ses ambitions à la baisse et se met à la recherche de l'homme providentiel qui exaucera son vœu de fonder un foyer. Comme elle, Kenza la mère de Kika, ravale son dégoût pour les corps d'hommes odorants afin d'obtenir le sésame qui lui permettra d'atteindre l'ailleurs, l'Espagne, destination de tous les possibles. Khadidja, sœur d'Osmane, abdique à la violence d'un homme et cède à une emprise libidinale proche de la folie. Et puis il y a la mère d'Osmane, cette femme vaillante qui travaille avec acharnement pour pourvoir aux besoins de sa famille. Pour elle comme pour la plupart des femmes du récit, le quotidien est affaire de survie. L'amour n'est qu'une lointaine chimère contre laquelle viennent se fracasser les rêves avant de s'échouer sur les rivages du réel. Dans sa philosophie, « *le mariage et la mort sont un souci qu'on ne peut évacuer* », il faut faire avec. De son époux elle dira en dansant : « *Le seul cadeau que Dieu fait à une femme dans sa vie est d'abréger les jours de son mari… Y-a-t-il plus belle occasion de faire la fête que la mort du tyran ?* »

Si tant de corps et de cœurs éprouvés cèdent au cynisme, certains n'abdiquent pas. La vie est plus forte que tout et l'auteur parvient avec talent à dégager un esthétisme éclatant de couleurs, de fleurs printanières et de senteurs épicées de l'univers de la laideur et du chaos. L'amour s'invite ainsi porté par la voix de Farah. Cette mystérieuse femme dont le seul désir est de s'accomplir par le chant. Irréelle et évanescente, elle fascine Osmane à chaque apparition et l'obsède quand elle se volatilise. C'est une femme libre et vulnérable à la fois. Elle incarne l'archétype de la muse qui n'inspire que parce que silencieuse et secrète : « *On aurait dit un être hors du temps au milieu de ses fleurs violettes.* »

L'amour et la mort s'affrontent tout au long de cette œuvre aux personnages attachants, dans une sensualité fine et puissante. Celle-ci témoigne de la sensibilité singulière de l'auteur à la psyché féminine et à sa conscience de l'unicité de la condition humaine à l'épreuve du meilleur, mais aussi du pire de la vie.

Nadia Leila AISSAOUI